

0110

.G972n

INSTITUTE<sup>F</sup>

OF

ISLAMIC

STUDIES

1173

★

McGILL

UNIVERSITY

a. '68

Gaylord  
SHELF BINDER

Un petit souvenir à  
"ma Rose" de mon jardin du cœur

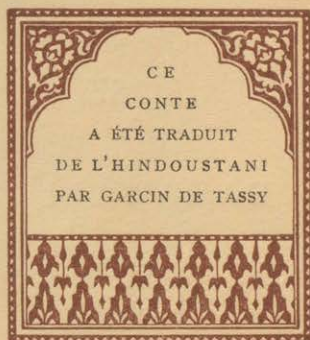
Jenève, le 12. sept. 28.

O.H.

LA ROSE  
DE  
BAKAWALI

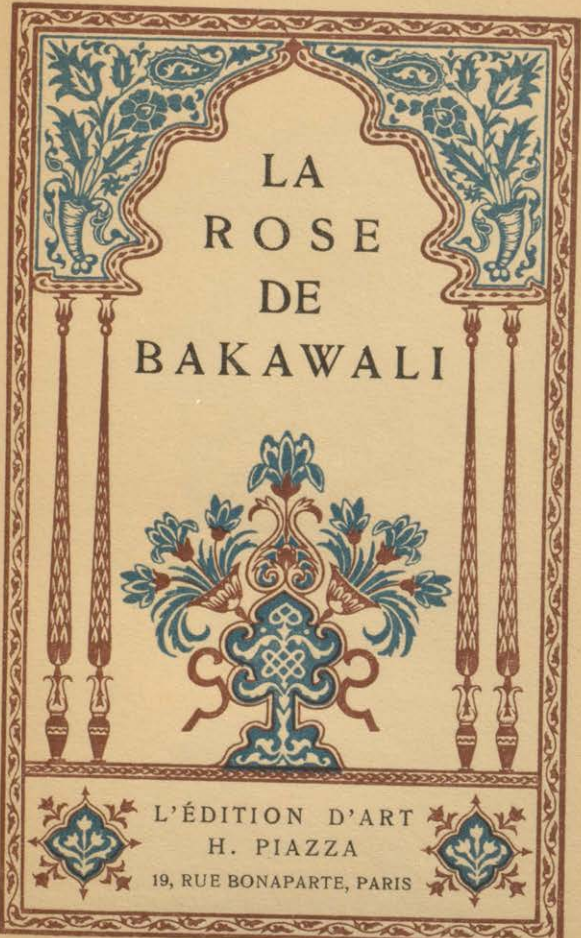


CINQUIÈME ÉDITION



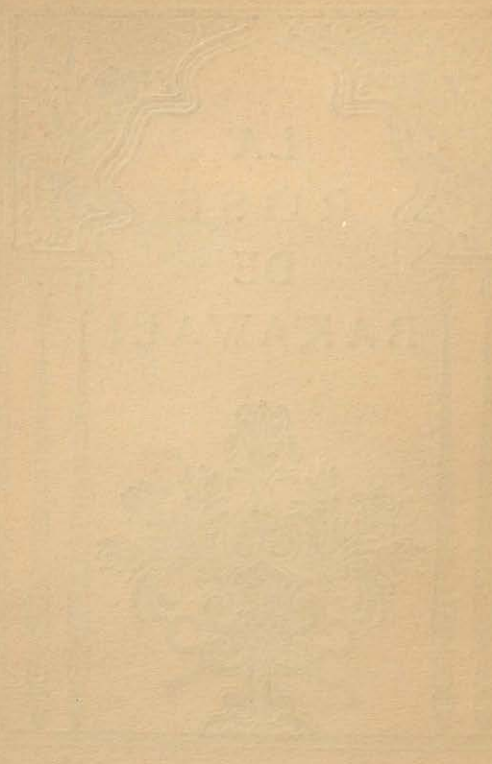
CE  
CONTE  
A ÉTÉ TRADUIT  
DE L'HINDOUSTANI  
PAR GARCIN DE TASSY

Gaylord  
SHELF BINDER



LA  
ROSE  
DE  
BAKAWALI

L'ÉDITION D'ART  
H. PIAZZA  
19, RUE BONAPARTE, PARIS



LA MINIATURE SERVANT DE FRONTISPICE A  
CET OUVRAGE EST DE B. ZWORYKINE

Gaylord  
SHELF BINDER









LA ROSE  
DE BAKAWALI

CHAPITRE PREMIER

**O**N raconte qu'un roi  
nommé Zaïn-ulmuluk  
régnait sur une ville des  
contrées orientales de  
l'Hindoustan. Il était  
beau comme la lune res-  
plendissante et sans pareil quant à  
la justice, l'équité, la bravoure et la  
générosité. Il avait quatre fils re-  
marquables par leur savoir et leur

1173

intrépidité, lorsque par l'effet de la toute-puissance de Dieu, il lui naquit un autre fils, dont la beauté jeta sur le monde un éclat pareil à celui du soleil et dissipa les ténèbres comme la lune de quatorze nuits.

Le poète a dit :

*En voyant son front, la lune ressentit la blessure de la jalousie ; en apercevant ses sourcils arqués, l'arc se courba. Ses yeux fascinateurs excitaient le trouble : ils étaient comme deux coupes pleines d'une liqueur enivrante. Le monde entier était blessé par l'épée de son regard, et chacun de ses cils brillait comme le poignard recourbé. Quiconque voyait ce visage de lune en était épris. Si le soleil l'eût aperçu, il se fut offert lui-même en sacrifice.*

Le roi Zaïn-ulmuluk ordonna un magnifique festin à l'occasion de cette heureuse naissance et ayant fait venir des astrologues, il leur demanda de tirer l'horoscope de

son enfant. Ils tracèrent donc leurs figures astrologiques, et déclarèrent d'abord qu'il devait se nommer Taj-ulmuluk, la couronne des rois. Puis, après avoir compté sur leurs doigts, ils annoncèrent que le sort lui assurait un bonheur temporel infini; qu'il aurait plus de résolution qu'aucun mortel; que les hommes et les génies lui seraient soumis; mais que son horoscope indiquait aussi que quelque chose de fâcheux devait arriver à cause de lui: si son père venait à le regarder, il perdrait aussitôt la vue.

Zaïn-ulmuluk, moitié joyeux, moitié triste, fit retirer l'enfant de sa présence, et ordonna à un de ses ministres de le placer, ainsi que sa mère, dans un palais éloigné de son passage, ce qui fut ponctuellement exécuté.

Après quelques années, cet enfant, ayant reçu des soins d'une délicatesse parfaite, fut resplendissant de science et de vertu.

Un jour, voulant se livrer au plaisir de la chasse, il monta sur son coursier et s'élança dans les bois à la poursuite du gibier ; par hasard le roi son père chassait aussi ce jour-là dans la même forêt. En poursuivant un daim, il passa près de Taj-ulmuluk. A peine le regard du roi fut-il tombé sur son fils, que la faculté visuelle disparut de ses yeux. Les officiers de la couronne reconnurent aussitôt que Taj-ulmuluk était cause de cet accident. Le roi dit à ce sujet :

« Il semble naturel, qu'en voyant son fils les yeux d'un père en soient plus lumineux ; mais ici, par extraordinaire, c'est le contraire qui a eu lieu. Il est donc à propos de bannir de mes états Taj-ulmuluk aussi bien que sa mère. »

On fit alors éloigner le prince, conformément aux ordres du roi. Puis on manda de grands médecins aussi habiles qu'Avicenne, lesquels s'accordèrent à déclarer que le

seul remède à la cécité du roi, était la rose de Bakawali; la vertu de cette rose étant telle que non seulement elle pourrait guérir le roi, mais même donner la vue à un aveugle-né.

En conséquence, le roi envoya dans tout son royaume des messagers chargés d'annoncer que quiconque apporterait la rose de Bakawali, ou en donnerait des nouvelles, serait généreusement récompensé. Le roi attendit longtemps, en pleurant comme Jacob, au point de détruire ses yeux, et en se consumant, comme Job, dans son chagrin et sa douleur. Mais il eut beau s'abreuver du sang de son cœur, il ne trouva d'aucun côté le lieu où cueillir la rose merveilleuse.

Un jour les quatre fils aînés s'approchèrent du roi et s'étant prosternés devant lui, les mains jointes, lui dirent :

« Heureux les enfants qui peuvent rendre service à leur père et

à leur mère! Quand même leur dévouement irait jusqu'à sacrifier leur vie, leur bonheur est assuré dans ce monde et dans l'autre. Nous espérons donc que vous nous permettrez d'aller nous-mêmes à la recherche de la rose de Bakawali.

— J'ai déjà, répondit le roi, perdu un fils à cause de mes yeux, et la douleur qui en est résultée pour moi se fait sentir encore dans mon cœur. Actuellement, si je vous livre à la merci du vent, vous qui êtes les lampes de ma maison, je n'en pourrai supporter le malheur.»

Les princes insistèrent, et, bon gré mal gré, le roi finit par céder à leurs prières, et ordonna à ses vizirs de préparer tout ce qui était nécessaire pour leur voyage, argent, effets, bêtes de somme, tentes et escorte.

Les fils de Zaïn-ulmuluk prirent congé de leur père, et se mirent en route, voyageant d'étape en étape. Il arriva par hasard que Taj-ul-

muluk, qui avait quitté la capitale, chassé des états de son père, errait à l'aventure dans un bois qu'ils traversaient. Il les rencontra et demanda à une personne de leur suite qui ils étaient et où ils allaient. Celle-ci lui raconta comment Zaïnumluk avait perdu la vue et quel était l'objet du voyage des princes. Taj-ulumluk se dit alors à lui-même :

« Ce serait une bonne chose que d'aller en compagnie de mes frères à la recherche de la rose de Bakawali, et d'éprouver ainsi sur la pierre de touche l'or de mon destin. Peut-être viendrai-je à bout de remplir le pan de ma robe des roses de mon désir. Sinon, je pourrai du moins sortir sans danger du royaume de mon père. »

Après avoir pris cette résolution, il alla trouver un des chefs de l'escorte, lequel se nommait Saïd, et il le salua respectueusement. Celui-ci fut tout de suite frappé de l'éclat de

son front, qui égalait celui du soleil, et du coloris de ses joues, lesquelles ombragées par ses cheveux couleur de nuit, ressemblaient à la pleine lune entourée de nuages. Il lui demanda qui il était et où il dirigeait ses pas.

« Je suis, répondit Taj-ulmuluk, un malheureux voyageur, étranger, sans amis ni connaissances qui compatissent à ma position fâcheuse, ni qui cherchent à la soulager. »

Saïd, charmé de ces douces paroles l'accueillit avec bonté, l'admit avec plaisir dans sa troupe, et augmenta pour lui chaque jour sa bienveillance.







## CHAPITRE II

**L**ES quatre fils aînés de Zaïn-ulmuluk arrivèrent peu de temps après dans une ville nommée Fir-daus, sur laquelle régnait le roi Rizwan. Au soir, ils dressèrent leurs tentes sur le bord de la rivière qui baignait les murs de cette ville, dans l'intention d'y demeurer quelques jours. Lorsque le soleil, pareil au voyageur, se mit en marche pour

le royaume de l'Occident, et que la lune, voyageuse montée sur le noir palefroi de la nuit, détourna sa bride de l'Orient, les quatre princes, sur leurs coursiers aussi rapides que le vent, allèrent parcourir la ville et en visiter les différents quartiers. Ce fut ainsi qu'ils découvrirent un palais magnifique, orné de peintures et de sculptures, et dont toutes les pièces étaient séparées l'une de l'autre par des rideaux de brocart. Ils demandèrent au premier venu à qui appartenait ce bel édifice.

« C'est, leur dit-on, la résidence d'une courtisane nommée Dilbar-Lakkha.

— Grand Dieu ! s'écrièrent les jeunes princes ; mais comment une femme de ce genre a-t-elle en sa possession cette maison vraiment royale ?

— Cette femme, leur répondit-on, est, à la vérité, unique pour la beauté et la grâce ; elle est célèbre

dans les horizons, et elle conduit habilement ses affaires ; elle séduit tous les cœurs par sa fraîcheur et sa gentillesse ; sa jolie figure charme et ravit ceux qui la voient. Toutefois, quiconque conçoit le moindre désir de la posséder est sûr de perdre son honneur et sa dignité.

« Lakkha a placé à la porte de sa demeure une timbale avec une baguette. Celui qui fait résonner la timbale est introduit dans le palais ; mais il n'est admis auprès de la belle courtisane qu'après avoir donné un lakh de roupies. »

A ces mots, les jeunes princes, fiers de leur position et de leur fortune, s'avancèrent vers la porte et hardiment frappèrent la timbale. En l'entendant résonner, Dilbar-Lakkha se dit :

« Il y a bien longtemps, qu'aucun riche libertin ne s'était approché de ma maison. J'espère que ces jeunes princes la rendront brillante ; et puisque cette proie grasse et

fraîche demande à entrer dans mon filet, elle s'y laissera prendre sans doute. »

Lakkha, en toute hâte, se para de ses plus beaux ajustements, de ses riches bijoux, de ses rubis, de ses perles, de ses diamants, de ses émeraudes, et elle s'assit, ainsi ornée, prête à recevoir la visite des fils de Zaïn-ulmuluk; puis, quand ils furent introduits, elle fit quelques pas à leur rencontre et les invita à s'asseoir sur des sièges dorés. La soirée s'avançant, de jeunes échantons au visage de rose vinrent leur offrir du vin dans des coupes d'or qu'ils portaient à la ronde.

Vers minuit, cette femme artificieuse leur proposa de jouer au trictrac, ce qu'ils acceptèrent avec plaisir. Alors elle plaça, près du tablier, la lampe sur un chat qu'elle avait eu soin de dresser selon ses vues. Ils jouèrent cent mille roupies la partie; mais la chance ne cessa d'être contre les malheureux prin-

ces, qui perdirent en cette nuit quinze parties. Lorsque le soleil parut pour parcourir le monde sur son damier d'émeraude, et que le jeton d'argent de la lune rentra dans sa maison, Lakkha plia le tapis du jeu, et les princes se retirèrent.

Le lendemain, quand la lune, à la tête de son armée d'étoiles brilla de son éclat sur son trône d'azur, les princes retournèrent chez Lakkha de la même manière que la veille. Elle les fit asseoir comme la première fois sur des sièges dorés, et ce jour-là elle les fit servir par des esclaves semblables à des houris, qui leur apportèrent des mets de diverses sortes dans des plats d'or et d'argent; puis elle fit apporter le tablier, et proposa une partie de dix lakhs de roupies. Les princes perdirent en cette nuit non seulement tout leur argent monnayé, mais même leurs effets, leurs éléphants, leurs chevaux, et leurs chameaux. Alors cette créature per-

fide leur dit, en cessant de jouer :

« Jeunes princes, vous avez tout perdu ; enlevons donc le tapis du jeu, et prenez le chemin de votre maison.

— Non, dirent les princes, laissez-nous peser encore une fois à la balance de l'épreuve l'or de notre fortune. Si le bassin penche de notre côté, alors nous rentrerons dans tous nos biens ; si, au contraire, il penche du vôtre, nous consentons non seulement à tout perdre, mais même à être vos esclaves. »

Lakkha accepta cette proposition : en un clin d'œil elle gagna cette nouvelle partie, et se trouva ainsi, sans contestation, maîtresse absolue des biens et de la personne des fils de Zaïn-ulmuluk, lesquels furent aussitôt réunis à des centaines d'individus déjà tombés de la même manière dans les liens de l'hétaïre.

A cette nouvelle, les compagnons des jeunes princes et leur escorte,

semblables aux pétales de la rose que l'automne fait tomber, furent dans le trouble et l'agitation. Tajumuluk forma sur-le-champ la résolution de faire ses efforts pour sauver ses frères, et sans perdre un instant, il alla dans la ville, se présenta à la porte d'un émir et dit à ses gens :

« Je suis un voyageur sans ressource, et je suis à la recherche d'un homme puissant chez qui je puisse être employé. J'ai entendu parler avec tant d'éloges des qualités de votre maître, que j'entrerais à son service de cœur et d'âme s'il me faisait l'honneur de m'y admettre. »

Un des domestiques de l'émir alla faire part à son maître de la proposition du jeune inconnu. L'émir ordonna de l'introduire, et, charmé de la beauté et de la noblesse de ses traits, il s'écria :

« O Dieu! quel est donc ce soleil du quatrième ciel qui est entré dans

le monde de l'humanité? Mais n'est-ce pas plutôt un des jeunes hommes angéliques du paradis qui est descendu sur la terre? L'astre de l'élévation semble resplendir sur son front charmant.»

Bref, l'émir prit Taj-ulmuluk à son service, et sa bienveillance pour lui s'accrut de jour en jour.

~~~~~ Lorsque Taj-ulmuluk eut passé quelques mois auprès de l'émir, et que de ses gages il eut amassé quelques roupies, il dit un jour à son maître qu'une personne de sa connaissance venait d'arriver dans la ville, et qu'il désirait que l'émir voulût bien lui permettre d'aller tous les jours passer deux heures auprès d'elle. L'émir y ayant consenti, le prince se rendait chaque jour chez des joueurs de trictrac et faisait sa partie avec eux, en sorte qu'il connut bientôt toutes les finesses de ce jeu. Lorsqu'il crut être capable de jouer avec l'artificieuse Lakkha:



« Allons jeter, dit-il en lui-même, le dé de mon destin sur le tablier de l'épreuve. »

Comme il se rendait auprès de la belle courtisane, il rencontra une vieille femme qui sortait du palais, et s'étant informé de son nom, il apprit qu'elle était la conseillère de Lakkha, et que cette dernière ne faisait jamais rien sans son avis.

« Bien, pensa Taj-ulmuluk, la ruse est ici nécessaire: jetons au cou de cette femme le collier de l'amitié, et peut-être par son entremise viendrai-je à bout de mon dessein. »

Le prince se retira plein de cette pensée, et un autre jour, aussitôt qu'il aperçut la vieille, il tomba à ses pieds, et se mit à répandre des larmes. Celle-ci, étonnée, lui demanda qui il était et d'où il venait, s'il était fou, ou s'il avait éprouvé quelque grand désastre.

Le prince répondit :

« Que me demandes-tu ? Je suis dénué de tout. Si l'on cherchait dans

le monde un être aussi malheureux que moi, on ne le trouverait pas.

« O ma mère! je suis un pauvre voyageur, sans amis ni connaissances. Je n'ai dans cette ville étrangère d'autre appui que Dieu. Ma patrie est à l'orient de ce pays. Il me restait une grand'mère maternelle; mais il y a quelques années que par l'effet de la volonté divine elle a quitté ce monde périssable, pour partager le bonheur du paradis. J'ai retrouvé tous ses traits en vous, et c'est pour cela que j'ai ressenti le vif désir de vous baiser les pieds. Si vous daignez me regarder d'un œil de bonté, et avoir compassion de mon état malheureux, je m'offre à rester auprès de vous, et à vous considérer comme ma véritable grand'mère. »

Le ton de sincérité dont Taj-ul-muluk avait accompagné ces paroles rendit le cœur de la vieille mou comme de la cire :

« Jeune homme, lui dit-elle, il ne

m'est resté non plus aucun parent au monde ; ainsi, dès aujourd'hui, je t'adopte, selon ton désir, pour mon petit-fils. »

Dès ce jour, Taj-ulmuluk alla fréquemment auprès de la vieille femme, et à force de la flatter et de la cajoler devint enfin le confident de ses secrets.

Un jour, le prince porta à la vieille ses économies, et lui dit :

« Grand'mère, prenez ces roupies, et disposez-en comme vous l'entendrez.

— Mon fils, répondit la vieille, que veux-tu que je fasse de tes roupies ? Grâce à Dieu, je ne manque de rien. Emploie cet argent à tes besoins ; l'or dont on ne fait pas usage est comparable à la pierre. »

Lorsque Taj-ulmuluk eut reconnu que cette vieille femme avait pour lui la bienveillance d'une mère compatissante, après lui avoir un jour parlé de choses indifférentes, il lui demanda si elle savait par hasard

pourquoi ceux qui jouaient au tric-trac avec Lakkha perdaient toujours.

« Mon cher fils, répondit-elle, c'est une chose très secrète, aussi prends bien garde de ne répéter jamais à personne ce que je vais te dire ; s'il en était autrement ce serait comme une assiette qui tomberait du toit et se briserait en mille morceaux. Le bruit en viendrait aux oreilles de Lakkha, et je serais perdue.

— Dieu me préserve, répondit le prince, d'un tel abus de confiance!

— Voici ce que c'est, dit alors la vieille : Lakkha a élevé un chat et une souris ; elle a habitué le chat à avoir une lampe sur la tête, et la souris à se tenir cachée à l'ombre du chandelier. Lorsque la chance n'est pas favorable à Lakkha, le chat agite la lampe et fait aller l'ombre sur les dés. Alors la souris va retourner le dé, et c'est ainsi que Lakkha gagne constamment, sans qu'aucun

de ceux qui ont joué avec elle ait encore pu en comprendre le motif.»

Taj-ulmuluk n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'il alla au marché acheter une petite belette qu'il dressa à se tenir dans sa manche, et à en sortir précipitamment comme une panthère lorsqu'elle l'entendait faire claquer ses doigts. Quand la belette fut bien dressée, il alla voir la vieille femme.

« Je suis fatigué de servir, lui dit-il ; si vous consentiez à me confier mille roupies, j'essaierais de faire le commerce. »

La vieille conduisit le prince dans un cabinet, et, lui montrant tout son argent, elle lui dit de prendre ce qu'il voudrait. Taj-ulmuluk se contenta de mille roupies. Il se rendit ensuite chez l'émir son maître, lui dit qu'un de ses amis se mariait, et que, pour aller convenablement à la noce, il le priait de lui laisser prendre un vêtement dans sa garde-robe. L'émir accéda sans peine au

désir de Taj-ulmuluk, et lui permit même de prendre celui de ses chevaux qui lui conviendrait davantage. Taj-ulmuluk, richement vêtu, et monté sur un superbe coursier, se rendit alors chez la rusée courtisane. Il descendit de son cheval, et, hardiment, il pénétra dans la maison. Déconcertée par cette visite inattendue, Lakkha pâlit en se levant pour aller à sa rencontre. Cependant elle fit asseoir le prince avec les plus grands égards sur un siège enrichi de pierreries, et elle s'assit elle-même un peu en arrière, sur un siège plus bas. Au moment où le joueur astucieux du firmament serrait le damier d'or du soleil dans la maison de l'occident et jetait les dés argentés de la Grande et de la Petite-Ourse sur la table de l'orient, Taj-ulmuluk dit :

« On assure que vous jouez volontiers au trictrac. Si vous le voulez, nous pourrons faire une ou deux parties. »

Lakkha se fit un peu prier, mais enfin elle se détermina à jouer, et, comme de coutume, elle plaça sa lampe sur la tête du chat, mit sur le jeu cent mille roupies, et jeta les dés. Le prince lui laissa gagner la première partie, à l'aide du chat et de la souris. A la seconde, comme la chance ne tournait pas en faveur de Lakkha, le chat et la souris allaient recommencer leur manège, lorsque Taj-ulmuluk se mit à frapper avec ses doigts sur le tablier. A l'instant, la belette sortit, furieuse, de la manche de son maître. En la voyant, la souris disparut, et le chat, effrayé, s'enfuit, laissant tomber la lampe de dessus sa tête.

Le prince alors plein de colère :

« Femme artificieuse, dit-il à Lakkha, quelle est donc cette tricherie ? Quoi ! dans votre maison où se voient des rubis qui éclairent la nuit, vous n'avez pas de portelampe ? »

A ces mots la belle courtisane fut

remplie de confusion, et son corps se couvrit de sueur ; cependant elle fit apporter un chandelier et la partie continua. A son tour, le prince eut le dessus, et il gagna en cette seule nuit sept karors de roupies. Au matin, il dit à Lakkha qu'il était obligé de se rendre au déjeuner du roi, et il la quitta, laissant chez elle les roupies qu'il avait gagnées, et lui donnant rendez-vous pour le soir. Dans l'attente de ce moment, il passa toute la journée dans l'impatience. Au coucher du soleil, il fit toilette, monta sur un cheval si léger que, par jalousie de se voir dépassé en vitesse, le zéphire matinal poussait de froids soupirs, et il arriva à la demeure de la belle. Celle-ci fait encore quelques pas pour aller à sa rencontre, mais de mauvaise grâce, puis elle le fit asseoir. Après avoir soupé, ils se mirent à jouer dix millions de roupies, et la moitié de la nuit ne s'était pas écoulée que Taj-ulmuluk avait gagné tout l'ar-



gent comptant accumulé dans les coffres de Lakkha lequel s'élevait à plusieurs centaines de millions de roupies. Celle-ci, désolée, voulut jouer tout son mobilier; mais cette fois encore, elle perdit, et le prince lui dit :

« Puisqu'il ne vous reste plus rien à mettre en jeu, que ferons-nous maintenant pour passer le reste de la nuit? Voulez-vous jouer encore une fois avec moi? Si je perds, je vous donnerai cent mille roupies; dans le cas contraire, vous me livrerez tous les princes que vous avez tenus enfermés par suite de vos tricheries. »

Lakkha consentit, et voici qu'en un clin d'œil le prince gagna encore cette partie.

« Heureux jeune homme, lui dit alors Lakkha, je veux tenter une dernière fois la fortune. Si je gagne, je garderai tout ce que j'ai perdu; si je perds, je deviendrai ton esclave. »

L'astre de la fortune de Taj-ul-

muluk continuant à briller, il gagna aussi en un instant cette dernière partie. Alors cette belle à taille de cyprès se leva, et, les mains jointes, elle dit au prince.

« Fortuné jeune homme, avec l'aide de Dieu et l'assistance de ton horoscope, je suis devenue ton esclave. Par l'effet de ta haute fortune, tu as pu saisir cette proie à la poursuite de laquelle les rois de la terre ont consumé leur vie. Ma maison est désormais la tienne; épouse-moi, et passons ensemble le reste de notre vie dans le bonheur et la considération.

— Non, lui dit Taj-ulmuluk, je ne puis y consentir. Une importante affaire m'occupe; si Dieu me fait la grâce de réussir, toi aussi, tu seras heureuse. J'exige de toi que tu renonces à la vie que tu mènes, et que tu m'attendes pendant douze années en t'occupant du service du Très-Haut.

— O jeune plante du jardin de

l'élévation, répondit-elle, est-il donc nécessaire que tu entreprennes un voyage, et que, de plein gré, tu te jettes ainsi dans l'océan des ennuis? Confie-moi ton secret, car tant que mon âme sera dans l'enveloppe de mon corps, et que cette affaire ne sera pas terminée, j'unirai mes efforts aux tiens. »

Cédant aux instances de la spirituelle Lakkha, le prince lui dit :

« Ecoute, je me nomme Taj-ul-muluk; je suis fils de Zaïn-ulmuluk, roi du Scharquistan. Mon père a perdu la vue par accident, et les sava-  
vants et les médecins ont déclaré d'un commun accord que la rose de Bakawali seule pouvait le guérir de sa cécité. Depuis lors, mes quatre frères se sont mis en route pour aller à la recherche de cette fleur merveilleuse. J'étais secrètement avec eux, et lorsque je sus qu'ils avaient été pris dans les filets de tes artifices, j'employai la ruse à mon tour, et c'est ainsi que je suis par-

venu à te vaincre. Actuellement, je veux poursuivre la recherche de la rose de Bakawali : si je réussis, tant mieux ; sinon, je renoncerai à la vie.»

Lakkha savait ce qu'était Bakawali.

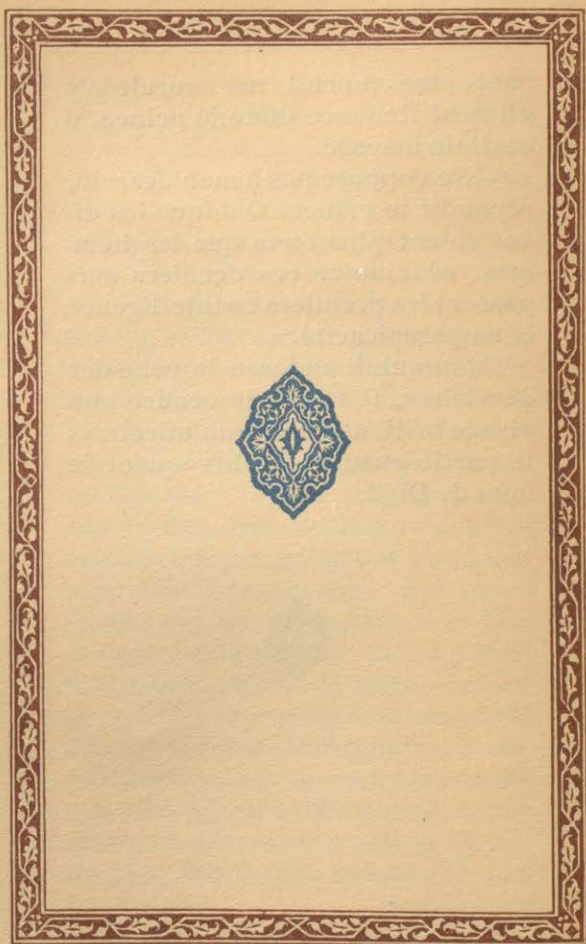
« Ah ! dit-elle au prince, quelle pensée extravagante s'est emparée de ton esprit ! Sache que la rose se trouve dans la région du soleil où les oiseaux eux-mêmes ne peuvent parvenir. Bakawali est la fille du roi des fées : la rose se trouve dans son jardin. Des millions de dives veillent de tous côtés pour empêcher tout être vivant d'en approcher. Dans l'espace, de nombreuses fées s'emploient à écarter de ce jardin les oiseaux, et sur la terre, les serpents et les scorpions font une garde constante contre les humains. Enfin, au-dessous de la terre, le souverain des rats, à la tête de milliers d'animaux de son espèce, fait la chasse de telle façon que, même en ram-

pant, une fourmi ne saurait s'y glisser! Renonce donc, ô prince, à ce désir insensé.

— Ne t'oppose pas à mon dessein, répondit le prince. Quoique les di-  
ves soient plus forts que les hom-  
mes, néanmoins ces derniers sur-  
passent les premiers en intelligence  
et en perspicacité. »

Taj-ulmuluk endossa la robe des  
derviches, il frotta de cendre son  
visage brillant comme un miroir, et  
il partit ensuite en invoquant le  
nom de Dieu.







## CHAPITRE III

**A**PRÈS quelques journées de marche, il arriva dans une forêt sans limites, et tellement touffue, qu'on ne pouvait y distinguer la nuit du jour, car il n'y avait pas de différence entre le noir et le blanc; mais il fut loin de perdre courage, et s'enfonça dans cette forêt dangereuse, plus sombre que l'esprit de l'ignorant. Il marchait sur des épines en avançant pén-

blement; chaque pas qu'il faisait lui arrachait des soupirs et des gémissements. Des animaux féroces, de toute espèce, se cachaient dans les taillis, et de tous côtés il y avait des dragons altérés et affamés, la bouche béante telle la porte ouverte d'une maison vide. On n'y ressentait d'autre chaleur que celle de l'enfer; il n'y avait d'autre eau que le poison des serpents, d'autre ami que l'affliction.

Le prince erra longtemps à droite et à gauche. Son corps fut écorché par les épines des buissons, ses pieds percés par celles du jujubier, au point que le sang dégouttait de chacun de ses membres. Il ne parvint qu'avec beaucoup de difficultés aux limites de cette forêt, et là, se prosternant, il remercia Dieu mille fois.

Puis, continuant sa route, il vit devant lui un dive qui était assis et qu'on aurait pris pour une montagne. Le dive se leva, et sa tête alla



toucher le ciel ; il sourit, et de sa voix éclatante comme le tonnerre il fit entendre ces mots :

« Combien je suis pénétré de reconnaissance envers Dieu qui veille à ma conservation, et que ne dois-je pas à mon Créateur qui m'a envoyé, à moi dive grossier et paresseux, un aussi fin morceau ! »

Ensuite s'adressant au prince :

« Jeune homme, lui dit-il, qui donc a troublé ton esprit à la fleur de ton âge, et qui a voulu couper la corde de ton existence, en te faisant quitter de plein gré la cité de la vie pour venir dans l'affreux désert de la mort? »

Alors la terreur s'empara du prince ; la couleur de son visage disparut comme s'envole le papillon.

« Apprends, dit-il au dive, toi qui m'interroges, que la vie de ce monde périssable est un malheur pour moi : si elle m'était chère, je ne me serais jamais jeté dans les griffes de la mort, et je ne me trouverais pas

dans les filets d'un être sanguinaire tel que toi. Délivre-moi donc au plus tôt des peines que j'endure ; une heure d'existence est pareille à mes yeux à cent années de tourments. »

Le dive fut ému de compassion par les tristes paroles du prince :

« J'en jure par Solomon, dit-il, je ne te ferai pas le moindre mal ; bien plus, je veux te prendre sous ma protection et te prêter mon appui pour toutes choses. »

Depuis ce moment, le dive s'attacha chaque jour davantage au prince. De son côté, le prince avait pour le dive la plus grande déférence.

Un jour, le dive, dans un accès de bienveillance, dit au prince :

« Fais-moi savoir quelle est ordinairement ta nourriture, afin que je te la procure.

— La nourriture des hommes, répondit Taj-ulmuluk, est du ghi, du sucre et de la fleur de farine. »

A ces mots, le dive se lève et va se précipiter sur une caravane qui transportait entre autres choses, du sucre et du ghi. Il enlève les chameaux chargés de ces marchandises, et les amène au prince pour qu'il puisse prendre ce qu'il désirait. Dès ce jour, Taj-ulmuluk mangea les petits pains, cuits tant bien que mal, qu'il pétrissait lui-même. Un jour, il en prépara un très grand avec du ghi et du sucre qu'il réussit à bien faire cuire, ayant réuni à cet effet du bois sec. Il prépara aussi un bifteck de chameau assaisonné savamment. Le dive s'apercevant de ces préparatifs, en demanda au prince la raison.

« C'est pour vous, répondit ce dernier, que j'apprête ces choses; je veux vous faire goûter ce que mangent les hommes, afin que vous en connaissiez la saveur. »

Le dive mangea tout ce que le prince avait préparé, et fut tellement content de ces mets auxquels

il n'avait jamais goûté, qu'il se mit à sauter de joie tout en les savourant. Il dit ensuite au prince pour lui exprimer son contentement :

« Tu m'as fait manger aujourd'hui, cher prince, une nourriture telle que mon père et mon aïeul n'en ont jamais connue de pareille et dont aucun dive n'a jamais goûté l'exqu Coasté. Je t'en serai reconnaissant pour l'éternité, et je me sens ton obligé. »

Charmé de complaire au dive, le prince lui préparait chaque jour un nouveau pain et un nouveau rôti. Le dive, toujours satisfait, finit par dire un jour à Taj-ulmuluk :

« Je suis tellement ravi des mets que tu me fournis, que si chacun de mes poils se changeait en cent mille langues, et que chacune de ces langues célébrât tes louanges, je n'exprimerais pas encore ce que je ressens; cependant, je n'ai jusqu'ici rien fait pour toi. Demande-moi ce que tu voudras.

— Les hommes disent, répondit le prince, que les dives ne sont pas véridiques, et qu'on ne peut pas compter sur leur parole; jure-moi donc par Salomon que tu accompliras ce que je vais te demander.

— Je le ferais volontiers, répondit le dive, mais je crains de m'engager par un serment aussi terrible. Tu en ignores l'importance; il faut donc que tu saches que si je ne puis exécuter la chose que tu me demanderas, je devrai mourir.»

A la fin, le dive prêta cependant le serment fatal, et se disposa à écouter la prière de Taj-ulmuluk :

« Depuis quelque temps, lui dit alors le prince, je désire aller dans le royaume de Bakawali. Tout ce que je vous demande, c'est de m'y faire parvenir. »

En entendant ces mots, le dive poussa un froid soupir, se frappa la tête de ses deux mains et perdit connaissance. Quand il reprit ses

sens, il gémit, et d'un air profondément affligé :

« Cher prince, dit-il, Bakawali est la fille du roi des fées; plus de dix mille individus sont les esclaves de ce roi, et, jour et nuit, ils gardent de tous côtés son empire. Comment un être vivant, que dis-je, comment le vent lui-même pourrait-il aller en ces lieux, sans la permission de ces sentinelles vigilantes? Comment donc pourrais-je t'y faire parvenir? Toutefois, je dois accomplir mon serment, si je ne veux pas être anéanti. Je vais songer à cette affaire, et quelque chose se manifestera peut-être derrière le voile du mystère, si mes propres efforts ne peuvent suffire. »

Quand le dive vit que son repas était prêt, il jeta un cri. Aussitôt un autre dive, grand comme une montagne, arriva du côté du nord. Ils se baisèrent les mains en signe d'amitié, puis ils s'assirent. Le regard du second dive tomba sur le prince, et

celui-ci le salua en courbant la tête. Le dive fut étonné de ce salut.

« Frère, dit-il au maître de la maison, ce dont je suis témoin est extraordinaire. Jusqu'ici personne n'a jamais vu ni entendu dire qu'il existât une liaison entre un homme et un dive, ni qu'ils pussent demeurer en une même habitation. Explique-moi donc le motif de ce qui excite mon étonnement.

— Ce fils d'Adam, répondit le premier dive, mérite ma reconnaissance, car il a jeté à mon cou le filet du dévouement. Je suis bien éloigné de vouloir lui faire du mal, et je t'ai fait venir pour que tu juges par toi-même de son mérite. »

Il servit alors à manger à son compagnon, et il lui fit goûter les mets délicieux préparés par le prince. Le dive en fut tellement satisfait, qu'il ne savait comment manifester sa joie. Enfin, après avoir mangé et bu à satiété, il demanda à son hôte en quoi ce fils d'Adam lui avait été utile.

« En se donnant la peine, lui répondit celui-ci, de me préparer ces mets, que toute mon habileté et mes soins n'auraient pu apprêter. Or, si tu le veux, tu peux le satisfaire. Il s'agit de le conduire au royaume de Bakawali.

— Mais, dit le dive étranger, vouloir sciemment faire périr quelqu'un, n'est-ce pas un crime ? »

— J'ai juré par Salomon d'accomplir ce qu'il souhaite, dit le maître de la maison ; si donc tu fais parvenir cet homme à la rose de son désir, c'est moi-même que tu obligeras. »

Or, le dive avait une sœur, nommée Hammala, qui commandait les dix-huit mille dives chargés de la garde du royaume de Bakawali, et il lui écrivit la lettre que voici :

« Ma chère sœur, j'ai à faire un voyage dont je ne puis me dispenser. Or, depuis quelque temps, j'ai élevé un fils d'Adam comme je l'aurais fait de mon propre fils. Il resterait



seul pendant mon absence, et la crainte et la peur se saisiraient de lui. J'ai donc cru devoir vous envoyer cette lumière de mes yeux. Traitez-le avec bienveillance, et prenez garde que rien de fâcheux ne lui arrive. Salut. »

Le dive remit cette lettre au messager qu'il avait choisi, puis se tournant vers Taj-ulmuluk :

« Va avec ce dive, lui dit-il, et il plaça le prince sur le bras gauche du messager monstrueux. Ce dernier se mit alors en route, garantissant des rayons du soleil avec son bras droit le fils d'Adam, et il ne tarda pas à arriver heureusement au terme de son voyage. Il salua de loin Hammala, puis il lui remit et la lettre et le prince. La vue de Taj-ulmuluk charma la fée; elle dit au messager qu'elle n'aurait pas éprouvé autant de plaisir si son frère lui avait envoyé le soufre rouge qui sert de pierre à l'anneau de Salomon. Elle décacheta la lettre,

la lut, et y fit la réponse suivante :

« O mon frère, qui m'es aussi cher que la vie, j'ai eu l'occasion d'aller un jour dans une ville et d'y voir une princesse d'une beauté telle que je n'en vis jamais de pareille. Je l'ai élevée comme ma propre fille et je l'ai nommée Mahmouda. Elle compte actuellement quatorze printemps et on ne saurait mieux la comparer qu'à la lune de la quatorzième nuit de la quinzaine lumineuse du mois lunaire. Dieu vient de m'envoyer son semblable dans le jeune homme que tu m'adresses. Je me flatte de pouvoir les unir selon mon désir.

« Au surplus, je désire te voir, et en attendant je te salue. »

Elle remit cette lettre au messenger, le congédia, et se hâta de marier Taj-ulmuluk à Mahmouda.

☞☞☞ Taj-ulmuluk résida quelque temps auprès de sa protectrice et de Mahmouda, mais sans user en aucune façon des avantages que lui donnait son titre d'époux. Une nuit,

Mahmouda se plaignit de son indifférence. Il lui en expliqua le motif.

« En ce moment, lui dit-il, les plaisirs les plus doux me semblent amers, et j'ai fait vœu de m'interdire toutes les jouissances de ce monde, même les plus légitimes, jusqu'à ce qu'une affaire importante qui me préoccupe soit terminée.

— Explique-moi ce dont il s'agit, dit Mahmouda.

— Je désire depuis longtemps, répondit le prince, visiter le royaume de Bakawali.

— Tranquillise-toi, dit Mahmouda, s'il plaît à Dieu, demain je dénouerai le nœud du fil de l'espoir avec l'ongle de la prudence, et je te montrerai la ville de Bakawali. »

Lorsque la lune se cacha et que le soleil parut, Hammala alla prendre dans leur chambre ses deux protégés; elle les mit sur ses genoux, le prince sur le droit, la princesse sur le gauche, et les traita avec une affection et une bienveillance vrai-

ment maternelles. Mahmouda, se dressant comme le cyprès, lui dit :

« Chère mère, j'ai une grâce à vous demander, me l'accorderez-vous ?

— Oui, mon enfant, dit Hammala en lui baisant la tête et les yeux.

— Mon époux désire voir le royaume de Bakawali, veuillez donc bien le satisfaire, si la chose est possible. »

Hammala fit d'abord quelques difficultés ; cependant, devant l'insistance inlassable de sa fille adoptive, elle finit par céder, et ayant fait venir le souverain des rats :

« Creuse, lui dit-elle, un passage souterrain d'ici au jardin même de Bakawali ; prends sur ton dos ce prince qui est le capital de ma vie ; fais-le parvenir dans ce jardin, tiens-le bien, et prends garde qu'il ne lui arrive aucun mal, même aussi léger qu'un cheveu. »

Le rat-monstre exécuta scrupuleusement cet ordre, et une fois parvenu au jardin de Bakawali, le

prince descendit tout doucement de sa monture, afin d'entrer en ce lieu mystérieux, objet de son désir. Tajumuluk se trouvait dans un jardin merveilleux : la terre était d'or, les murs qui l'entouraient se composaient de rubis de Badakhschan et de cornalines d'Yémen ; au milieu de parterres d'émeraudes serpentaient des ruisseaux de turquoises qui roulaient des flots d'eau de rose. La divinité elle-même semblait se manifester en ce lieu. A la vue de ce jardin, il se manifestait comme un crépuscule aux yeux de ceux qui le regardaient, tant ils étaient éblouis par la couleur vermeille de ses fleurs. Le soleil, rose rouge du ciel, éprouvait tant de honte et une telle jalousie à être ainsi surpassé en éclat, qu'il était trempé de sueur. Merveille étonnante, il y avait, sur des arbres de rubis, des bouquets de fruits si brillants, qu'ils étaient pareils aux grappes des étoiles qui se groupent autour de l'arbre du

soleil. Sur l'eau des bassins, où des gouttes d'essence de rose figuraient des diamants, se penchaient des branches d'émeraude agitées par le vent. Des canards pareils aux vers luisants, y voguaient et y prenaient leurs ébats.

Emerveillé, le prince s'avancait en contemplant ce spectacle, lorsqu'il découvrit une salle couverte de rubis et d'émeraudes, où se trouvait un bassin dont les bords étaient enrichis de diamants, et qui était plein d'eau de rose. On avait adapté aux rigoles qui l'entouraient, des tuyaux garnis de perles du plus bel orient. Au centre du bassin, s'élevait une magnifique fleur épanouie miraculeusement et d'une odeur si enivrante, que Taj-ulmuluk reconnut sans peine en elle la rose de Bakawali.

Sans hésiter, il ôta ses vêtements, entra dans le bassin et alla cueillir la rose de son désir.

Revenu sur le bord, il se rhabilla et

serra la fleur dans sa ceinture ; mais il ne voulut pas partir sans visiter le palais qui s'offrait à sa vue. Cet édifice était construit en cornalines d'Yémen ; les portes étaient aussi élevées que le ciel et les appartements étaient d'une somptuosité inimaginable. Son éclat était tel, que celui du soleil en était terni et celui de la lune effacé. Pareil au papillon amoureux qui déploie ses ailes et ses antennes, il y entra hardiment, et il se trouva dans une chambre admirable, décorée avec art et garnie de divans de soie et d'or. Des rideaux habilement brodés étaient baissés autour du lit ; le prince les entr'ouvrit et demeura saisi d'admiration en apercevant sur un lit enrichi de pierreries une fée délicate, sans autre ornement que sa ravissante beauté.

Ses vêtements et ses cheveux étaient en désordre ; sa main potelée était nonchalamment posée sur son front. Elle était plongée

dans un profond sommeil, sans se douter qu'un être humain la contemplait.

Le ciel et la terre étaient illuminés par l'éclat de son visage, et le narcisse, dont la fleur ressemble à l'œil, était dans une continuelle stupéfaction à la vue de ses yeux noirs et languissants. La tulipe était plongée dans le sang, à cause de la jalousie que lui inspiraient ses charmantes lèvres, et le croissant de la lune était faible et sans vigueur à cause du désir qu'il éprouvait de ressembler à ses sourcils arqués.

Ce spectacle éblouit Taj-ulmuluk, et il tomba privé de sentiment. Après quelques instants, il reprit connaissance et s'approcha de l'oreiller de la belle qui l'avait charmé.

Tendrement il l'enlaça et l'aima et puis ayant tout doucement retiré de son doigt l'anneau de sa bien-aimée, il le glissa au sien et il s'éloigna tandis que la belle Bakawali conti-



nuait à reposer dans le pays des rêves.

« Je quitte ce jardin, se dit-il, en emportant dans mon cœur, comme la tulipe, la blessure de l'amour malheureux. Je me retire, la tête couverte de poussière, le cœur saignant, la poitrine brûlée.

« Il n'y a personne d'aussi infortuné que moi dans le jardin du monde. En effet, ceux qui y sont venus ne se sont pas retirés en n'ayant emporté qu'une seule fleur dans le pan de leur robe. »

Taj-ulmuluk, sans réveiller Bakawali, retourna par le passage souterrain, et de la même manière qu'il était arrivé.

Après avoir supporté toutes sortes de peines et de fatigues, le prince parvint enfin à sa maison. A sa vue Hammala qui était tristement assise, dans l'attente, les yeux pleins du sang de son cœur, s'épanouit de joie, et le sourire revint ce jour-là sur ses lèvres. Lorsque le

soleil, comme une fiancée, couvrit son visage du voile rougeâtre du crépuscule, et que la nuit, de même qu'une femme chérie, montra ses cheveux noirs, Taj-ulmuluk, ivre de la joie du souvenir, entra dans son harem, et passa non seulement cette nuit avec Mahmouda, mais plusieurs jours dans le plaisir et la gaieté.





## CHAPITRE IV



UNE nuit, dans un tête-à-tête avec Mahmouda, Taj-ulumluk, après l'avoir entretenue de choses indifférentes, finit par lui dire :

« O capital de ma vie et de ma joie, quoique je sois ici parfaitement heureux, il me tarde cependant de retourner dans mon pays et de revoir mes proches et mes amis. Avisons donc aux moyens de quit-

ter des êtres qui ne sont pas de notre espèce, et de recouvrer notre liberté.»

Mahmouda céda facilement à ce désir, et lui promit d'obtenir de Hammala dès le lendemain l'autorisation de partir. En effet, lorsque le parfumeur du ciel apporta le plateau doré du soleil rempli du camphre de l'aurore, Hammala prépara deux belles robes et une assiette de fruits, et aussitôt que les deux époux sortirent de leur chambre, elle les couvrit des robes et leur donna à manger les fruits ; puis elle les plaça, d'après son usage, sur ses deux genoux et les baisa affectueusement. Elle ne tarda pas à s'apercevoir que le bouton du cœur de ces deux êtres qui lui étaient chers était flétri, et elle leur dit :

« O toi, ma fille intelligente, ô toi, mon cher gendre, désirez-vous quelque chose ? Vous me demanderiez les étoiles du ciel que je vous les donnerais !

— Vos soins affectueux, répondit Mahmouda, préviennent tous nos désirs ; aussi notre séparation de vous serait comme le congé de la vie ; toutefois, la flamme de l'absence ravage notre cœur, et elle réduit en cendres la patience et le repos. Si donc vous vouliez bien le permettre, nous irions passer quelques jours avec les êtres de notre espèce, et nous éteindrions ainsi avec l'eau de la rencontre le feu de l'éloignement. »

Hammala vivement affectée par cette demande soudaine, poussa un profond soupir :

« Hélas ! s'écria-t-elle, je t'avais élevée avec tant de soin afin de rafraîchir mes yeux de ta vue soir et matin, et tu veux me quitter ; tu méconnaissais les devoirs de la reconnaissance ! Ah ! tu n'y aurais jamais songé, si je ne t'avais unie au prince Taj-ulmuluk. »

Alors, prévoyant que ses protégés ne resteraient plus désormais de

bon cœur auprès d'elle, elle appela un dive et ordonna qu'il les conduise soigneusement à l'endroit que Taj-ulmuluk lui indiquerait, s'il ne voulait encourir sa colère. Ensuite Hammala arracha deux cheveux de sa tête : elle en donna un au prince et l'autre à Mahmouda :

« Lorsque vous serez dans l'embarras, leur dit-elle, mettez ces cheveux sur le feu, et j'accourrai aussitôt auprès de vous avec dix-huit mille dives. »

Puis mettant la main de Mahmouda dans la main du prince, elle dit au dive :

« Je te confie tout le capital que je possédais ; c'est à toi maintenant de tenir compte du plus ou du moins. »

Le dive, grand comme une montagne et aussi rapide que l'éclair, s'approcha du prince pour prendre ses ordres.

« Conduis-nous, lui dit Taj-ulmuluk, dans le jardin de la courtisane Lakkha. »

A ces mots, le dive prit les deux époux sur ses épaules, et dans un instant il les déposa au lieu indiqué. Sur ces entrefaites Lakkha entendit la voix du prince; elle accourut et se jeta à ses pieds; puis elle rendit grâce à Dieu, et dit :

« Je ne veux pas seulement courber à chaque instant la tête pour remercier Dieu, chacun de mes cheveux doit se courber aussi pour remplir le même devoir. »

Après avoir passé quelques jours dans le château de Lakkha, Taj-ulmuluk se mit en devoir de retourner dans son pays afin de rendre clairvoyants par la rose les yeux de son père, et il donna ordre de faire les préparatifs du voyage.

Sur ces entrefaites, le gardien de la prison vint demander ce qu'il fallait faire des princes orientaux. Lakkha, d'accord avec Taj-ulmuluk, fit venir les quatre frères de ce dernier. Celui-ci, qui était censé ne pas les connaître, intercéda pour

qu'elle leur rendit la liberté, comme elle l'avait déjà fait pour les autres princes; elle y mit la condition qu'il la laisserait marquer sur leur dos l'empreinte de son cachet, en témoignage de l'état d'esclavage auquel ils avaient été réduits. Les princes furent obligés de consentir à cette dure exigence, mais lorsqu'ils se retirèrent, Taj-ulmuluk leur fit donner à chacun une pelisse d'honneur et un lakh de roupies pour les défrayer des dépenses de la route; ainsi équipés, ils s'acheminèrent tristement vers leur pays. Quant à Taj-ulmuluk, il fit partir, par eau, Lakkha et Mahmouda, et leur donna rendez-vous à un port prochain.

☪☪☪ Notre héros reprit alors son costume de fakir et suivit ses frères afin de tâcher de connaître leurs intentions. Il s'arrêta dans le même caravansérail qu'eux, et se dissimula dans un coin, où il ne tarda pas d'entendre leurs vantardises et



leurs mensonges au sujet de la rose de Bakawali. Il patienta quelque temps, mais à la fin il ne put se contenir et s'étant approché d'eux :

« Ce que vous dites s'écria-t-il, est faux ; regardez ! c'est moi qui possède la rose de Bakawali. »

Aussitôt, dénouant sa ceinture, il en tira la rose et la présenta aux regards des imposteurs. Furieux, ses frères la lui arrachèrent en disant :

« Voyons si tu parles selon la vérité ; car, si tu mens, nous te le ferons payer chèrement.

— Vérifiez, leur répondit Taj-ulmuluk, la justesse de ce que je dis ; rien de mieux. »

Ils firent alors venir un aveugle, appliquèrent la rose à ses yeux, et sur-le-champ l'aveugle recouvra la vue. Ils ne purent dissimuler leur étonnement et leur confusion et ne se contentèrent pas de refuser de rendre la rose à Taj-ulmuluk : ils l'accablèrent de coups et en rendi-

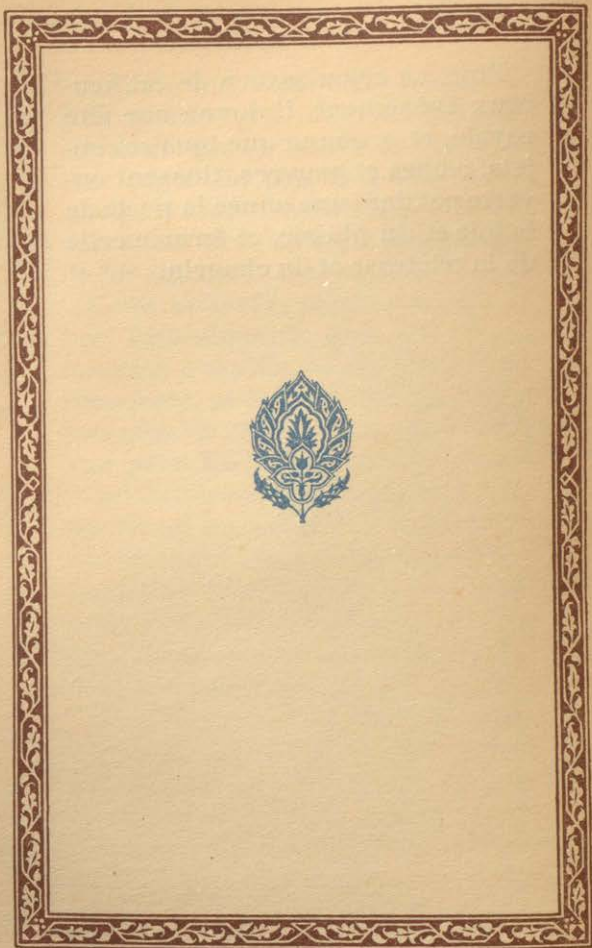
rent noir son visage. Ils le chassèrent de leur présence, et, joyeux, continuèrent de suivre la route de leur pays. En peu de jours ils en atteignirent la frontière, et envoyèrent à leur père un messenger chargé de lui annoncer leur retour.

Cette nouvelle combla de joie le bon Zaïn-ulmuluk, qui, pour faire honneur à ses fils, voulut aller à leur rencontre, et fit à cet effet plusieurs journées de chemin. En apercevant leur père, les fils se prosternèrent et lui baisèrent les pieds pendant que le roi les baisait au front et les serrait tour à tour contre sa poitrine. Les fils lui remirent alors la rose de Bakawali, et il ne l'eût pas plutôt approchée de ses yeux, qu'ils devinrent lumineux comme des étoiles.

« Grâces soient rendues à Dieu, s'écria-t-il, de ce qu'il a bien voulu me rendre la vue temporelle au moyen de cette fleur, et satisfaire ma vision intérieure par l'image de mes fils. »

Puis, en réjouissance de cet heureux événement, il donna une fête royale, et ordonna que tous ses sujets, riches et pauvres, tinsent ouverte pendant une année la porte de la joie et du plaisir, et fermée celle de la tristesse et du chagrin.







## CHAPITRE V

**B**AKAWALI était restée endormie au milieu de son palais. En s'éveillant, elle ajusta son vêtement, arrangea sa longue chevelure, puis, tout doucement se dirigea en se balançant avec grâce, vers le bassin où s'épanouissait sa rose. De chacun des pas de ce corps de rose il naissait des fleurs, et la poussière que soulevait sa marche était du collyre

pour l'œil du rossignol. Lorsqu'elle fut arrivée au bord du bassin, et qu'elle eut lavé avec de l'eau de rose la rose de son visage, elle jeta les yeux sur la place qu'occupait sa fleur chérie; hélas! elle n'en vit pas même la trace. En même temps elle s'aperçut que son anneau n'ornait plus son doigt. Agitée, elle se couvrit les yeux des deux mains et s'écria :

« Dieu, est-ce un songe ou l'effet d'un talisman? Mais si c'est un songe, continua-t-elle, je ne verrais pas ces marques apparentes. Je ne le sens que trop : un homme seul peut être l'auteur de cette double action, quel autre être au monde aurait pu tromper la vigilance de dix-huit mille dives et serait parvenu jusqu'ici pour enlever hardiment la rose de son désir? »

Et se rappelant la négligence de sa toilette dans son sommeil, elle s'abîma dans un océan de confusion, et récita ces vers, conformes à sa situation :

*O voleur indique-moi ton nom,  
et fais-moi connaître le motif de  
ton larcin.*

*Il n'y a sans doute dans le  
monde personne comme toi ; ce  
que tu as fait n'est pas le propre  
d'un mortel.*

*C'est ordinairement aux riches-  
ses qu'en veut le voleur : il ne con-  
sidère que l'or et l'argent.*

*Il n'en est pas ainsi de toi, et si  
j'eusse vu ta main rosée, je l'au-  
rais baisée, et je l'aurais appli-  
quée à mes yeux.*

*Il y avait en effet ici toutes  
sortes d'objets précieux ; mais c'est  
à autre chose que tu visais.*

*Tu as percé mon sein, comme  
les voleurs percent les murs des  
maisons, et tu as enlevé à mon insu  
mon corps.*

*Tu ne t'es pas contenté de te  
rassasier de la vue de mes lèvres,  
tu as voulu en goûter le miel ! »*

*Ayant quitté en soupirant le bord  
du bassin, Bakawali rentra dans*

son salon de rubis, s'y assit, et fit venir les fées pour les punir de leur négligence.

Après avoir grondé ses suivantes, elle leur dit :

« Si vous voulez que je vous laisse la vie, amenez-moi mon voleur. »

A ces mots, sept cents fées partirent à sa recherche, mais ne réussirent pas à découvrir sa trace.

Pendant Bakawali, qui avait été blessée par la flèche de l'amour, voulut tâcher de découvrir elle-même le hardi voleur, mais ses efforts restèrent également vains.

Après plusieurs jours de marche, elle parvint dans le Scharquistan, royaume de Zaïn-ulmuluk. Arrivée dans la capitale, elle vit partout des préparatifs de fête ; elle entendit auprès de chaque porte retentir des instruments de musique. Curieuse de savoir le motif de ces réjouissances, elle prit le costume d'un jeune homme et demanda au premier venu quelle était la cause de la



joie qui régnait universellement parmi les habitants de cette ville.

« Le roi, lui répondit-on, était aveugle; mais ses fils, après bien du temps et des peines infinies, sont parvenus à lui rapporter la rose de Bakawali, et cette fleur lui a rendu la vue. A cette occasion le roi a ordonné qu'on se livrât au plaisir pendant un an, et qu'à chaque porte le tambour se fit entendre. »

Bakawali, ravie d'avoir enfin des nouvelles de sa rose, conçut l'espoir de trouver bientôt celui qui la lui avait enlevée; s'étant rendue au bord de la rivière elle s'y baigna pour se délasser des fatigues de la route; puis, ayant remis ses vêtements masculins, elle traversa la ville pour aller se présenter au château royal. Quand les regards lumineux du beau jeune homme se posaient sur les passants, ceux-ci se sentaient conquis par sa grâce. Bientôt, on ne parla que de sa beauté dans toute la ville et le roi lui-même dé-

sira connaître le séduisant étranger. On l'amena donc auprès de Zaïn-ulmuluk qui lui demanda son nom, d'où, et pourquoi il était venu. Le jeune homme, ou plutôt Bakawali, répondit sans se déconcerter :

« Votre esclave vient des contrées de l'Occident, il se nomme Farrukh. J'ai quitté mon pays dans l'espoir d'entrer au service de Votre Majesté. J'ose donc espérer qu'elle voudra bien m'admettre au nombre des officiers attachés à sa royale personne, honneur que je reconnaitrai en faisant constamment des vœux pour son bonheur.

— J'agréé vos services, reprit Zaïn-ulmuluk, restez auprès de moi. »

Le roi, en effet, admit l'étranger au nombre de ses officiers et le combla d'honneurs.

Bakawali remplissait depuis peu de temps ses nouvelles fonctions, lorsqu'un jour les quatre fils de Taj-ulmuluk se présentèrent à la cour.

Le roi, d'après son usage, les accueillit cordialement, les serra contre sa poitrine, leur baisa la tête et les yeux, et les fit asseoir à ses côtés. Bakawali demanda quels étaient ces personnages. On lui dit que c'étaient les fils du roi, et on lui témoigna de l'étonnement de ce qu'elle ne les connaissait pas. Alors, avec la pierre de touche du discernement, elle éprouva l'or de leur physionomie, et elle se convainquit qu'il n'était point pur.

« Le roi, demanda-t-elle à son interlocuteur, n'a-t-il pas d'autre fils qui soit allé avec ceux-ci à la recherche de la rose de Bakawali ?

— Il n'y en a pas d'autre, » lui répondit-on.

En apprenant que Zaïn-ulmuluk n'avait pas d'autre fils, Bakawali fut très agitée, et s'écria :

« Quel est donc l'impudent qui a enlevé la rose de mon jardin, et qui a fait plus encore, qui a enlevé mon âme et mon cœur ? Que de peines

n'ai-je pas prises pour aller à sa recherche? J'ai bien trouvé la trace de ma rose, et le bouton de mon cœur s'est un peu épanoui, mais le ciel trompeur a dérangé mon jeu, et a jeté contre moi le dé du désespoir. Où irai-je, et à qui me plaindrai-je? Je ne sais à qui demander justice. »

Bakawali finit par se convaincre que le roi devait avoir un autre fils, parce que les princes qu'elle avait vus ne lui paraissaient pas capables d'avoir pu mener à bien une affaire aussi difficile. De toute manière, elle pensa qu'elle devait patienter pour voir ce qui sortirait du voile du mystère.





## CHAPITRE VI



ORSQUE les méchants frères de Taj-ulmuluk lui eurent arraché la rose de Bakawali, il demeura d'abord tout interdit. Toutefois, il continua sa route, et, en suivant ses frères, il parvint en peu de jours aux frontières du royaume de son père. Arrivé au milieu d'un bois plein d'animaux féroces, il se souvint du cheveu que lui avait donné Ham-

mala, et le plaça sur un feu qu'il alluma en frottant deux cailloux ; et voici que la fée se présenta à ses regards accompagnée de ses dix-huit mille dives. En considérant Taj-ulmuluk vêtu de pauvres hillons, elle fut vivement affectée et elle le questionna. Le prince lui exposa le motif qui l'avait fait recourir à elle.

« Dis moi vite, répondit Hammala, ce que tu désires.

— Je voudrais avoir, ici même, et sur-le-champ, un jardin et un palais pareils au jardin et au palais de Bakawali.

— Volontiers, répondit-elle, et aussitôt elle envoya aux quatre points cardinaux des centaines de dives pour se procurer des rubis de Badakhschan, des cornalines d'Yémen, de l'argent, de l'or et des pierres précieuses. Trois jours après, les dives arrivèrent, chargés de ces précieux matériaux, et se mirent à l'ouvrage. D'abord on creusa la terre à

la profondeur de deux piques, et on y mit de l'or pur, sur lequel on jeta les fondements en pierreries de l'édifice. En peu de jours tout fut terminé. On voyait le château somptueux de Bakawali, aussi bien que son jardin avec ses arbres et ses ruisseaux. Il y avait deux grandes salles dont les murs étaient de rubis et d'émeraudes, Au milieu de ces salles, se trouvait un bassin dont les bords étaient enrichis de pierreries, entièrement pareil à celui de Bakawali, et plein d'eau de rose. De tous côtés, on plaça des lits de repos ressemblant à leurs modèles. On ne put employer que la moitié des pierres précieuses que les génies avaient apportées. Un quart fut appliqué aux différentes dépenses nécessaires, et l'autre quart fut déposé dans le trésor. Quand tout fut prêt et que Taj-ulmuluk fut satisfait, Hammala lui dit :

« Tu n'ignores pas tous les soins que je me suis donnés pour toi et

les peines que j'ai supportées. Malgré l'inimitié prononcée qui existe entre les hommes et les dives, je t'ai traité avec amitié, je t'ai nourri affectueusement. De plus, je t'ai fait parvenir au pays de Bakawali auquel personne n'était allé jusqu'ici : et, à cause de cela, combien de désagrémens n'ai-je pas éprouvés ! Tout cela, je l'ai enduré à cause de mon affection pour Mahmouda. Ah ! ne souille jamais par la poussière du chagrin le pan de la robe du bonheur de cette jeune femme ! »

Elle dit et se retira.

Cependant Taj-ulmuluk alla chercher en grande pompe Lakkha et Mahmouda au lieu où elles l'attendaient, d'après ses ordres. Il les fit monter dans des palanquins enrichis de pierreries, ornés de beaux rideaux brodés, et précédés d'esclaves à cheval, portant à la main des bâtons d'or et d'argent. Il les introduisit ainsi accompagnées dans son nouveau palais.



Gaylord  
SHELF BINDER

Un jour qu'un esclave de Taj-  
ulmuluk, nommé Saïd errait ça et là  
dans le désert, il apercut des bûche-  
rons. Il leur demanda qui ils étaient  
et où ils portaient le bois qu'ils cou-  
paient.

« Nous sommes, lui répondirent-  
ils, de la ville de Scharquistan, et  
c'est par la vente de ce bois que nous  
nourrissons nos enfants,

— Voulez-vous, répliqua Saïd,  
porter votre charge à la cuisine de  
mon maître, dont le palais est près  
d'ici, dans une ville qu'il a fait bâ-  
tir? Vous aurez outre le prix de  
votre bois, un riche présent. »

Au bout de quelques pas la terre  
d'or qui entourait le château, appa-  
rut aux yeux émerveillés des bûche-  
rons et ils reconnurent l'exactitude  
des paroles de Saïd. Celui-ci les in-  
troduisit auprès de Taj-ulmuluk, qui  
les accueillit avec bonté, et fit don-  
ner à chacun d'eux une poignée de  
perles et de pierreries dans un plat  
de métal, en leur disant que s'ils

voulaient venir le lendemain auprès de lui, il leur donnerait tous les jours deux fois plus que ce qu'ils avaient déjà reçu. Les bûcherons, alléchés par cette générosité, n'hésitèrent pas à quitter leurs habitations et à venir s'établir en ce lieu.

La nouvelle du départ de ces gens se répandit parmi leurs voisins, et peu à peu dans toute la contrée. On s'empressa d'aller voir la ville nouvelle, et tous ceux qui y étaient allés y fixaient leur demeure. On se plaignait chaque jour au ministre de l'émigration des sujets du Scharquistan. Un jour on apprit que mille maisons habitées par des gens de la classe ouvrière avaient été abandonnées dans une seule nuit.

« Sait-on, demanda le ministre, où vont ces gens-là ?

— Il paraît, répondit-on, qu'un individu a fondé au milieu d'une forêt peuplée d'animaux féroces, une ville qui occupe dix kos d'un sol d'or, avec un beau jardin et un palais tel-

lement magnifique, qu'il n'y en pas de pareil sur la face de la terre. »

Le vizir hésita à croire ce rapport, mais un grand nombre de personnes certifièrent si bien le fait, qu'il devint impossible d'en douter plus longtemps.

Selon le désir du ministre, son conseiller se mit en route pour Mulk-Nigarin, c'est-à-dire le domaine merveilleux de Taj-ulmuluk, précédé d'une avant-garde et entouré de cavaliers. Lorsqu'on se fut un peu avancé dans le chemin, les gens de l'avant-garde poussèrent des cris, parce qu'ils voyaient dans cette forêt un feu dont les flammes allaient jusqu'au ciel. Cependant les cavaliers avancèrent encore ; mais ils ne tardèrent pas de voir la terre d'or qu'on avait annoncée et le château enrichi de pierreries. Ils se convinquirent alors que ce qu'on avait pris pour du feu n'était que le château même, et que les flammes qu'on avait cru apercevoir n'étaient que son éclat.

De son côté, Taj-ulmuluk, instruit de la venue du conseiller, fit remplir tous les bassins, couler toutes les fontaines, et ordonna qu'on le reçut dans la salle des rubis. On l'emmena donc dans le château, et de quelque côté qu'il tournât les yeux, il ne voyait que splendeur et éclat de pierreries. Lorsque Taj-ulmuluk parut sur son trône, le conseiller, debout, lui présenta ses hommages et lui exprima les vœux qu'il faisait pour son bonheur ; puis il lui parla en ces termes :

« La nouvelle de votre séjour au milieu de cette forêt où vous avez fait construire un palais et une ville, cette nouvelle, dis-je, est parvenue jusqu'aux oreilles du roi mon maître, et il m'a envoyé pour vérifier le fait. Actuellement, permettez-moi de vous exposer que si vous désirez être indépendant, il faut quitter ce lieu sans retard. Pour pouvoir rester ici, il faudrait mettre à votre cou le collier de la soumission et

Gaylord  
SHELF BINDER

venir vous présenter à la cour du roi ; car il ne saurait y avoir deux souverains dans le même pays, pas plus que deux épées dans le même fourreau.

— Il est vrai, répondit Taj-ulmuluk, que j'ai élevé des édifices au milieu d'une forêt peuplée d'animaux féroces, mais je n'y suis occupé que du service du Très-Haut ; je ne désire en aucune façon d'être le roi, et je souhaite toutes sortes de bonheur au monarque de ce royaume. »

Le conseiller, satisfait de ces paroles, se retira et alla raconter en détail au ministre ce qu'il avait vu et entendu. Celui-ci répéta la chose en présence du roi. Les uns crurent au récit qu'il fit, les autres furent incrédules. Bakawali, qui était en ce moment auprès de Zaïn-ulmuluk, apprit cette nouvelle avec une joie inexprimable,

« Béni soit Dieu ! dit-elle en elle-même : je vois l'aurore de l'espé-

rance se lever pour moi après la nuit du désespoir. »

Cependant Zaïn-ulmuluk s'abîma quelque temps dans ses réflexions; puis il exprima la crainte que ce voisinage ne causât un jour la ruine de son empire.

« Il vaut mieux, conseilla le ministre, que Votre Majesté établisse avec cet étranger un pacte d'amitié,

— J'y consens, répondit le monarque; personne ne peut, mieux que toi, arranger cette affaire; ainsi, va, et fais en sorte que ma dignité soit conservée et que la bonne intelligence s'accroisse. »

Le prudent ministre obéit et se dirigea en grande pompe vers le Mulk-Nigarin. Après quelques journées de marche, comme il était sur le point d'arriver, Taj-ulmuluk, instruit de son approche, fit étendre des tapis sur son passage, remplir d'eau de rose les bassins, couler les jets d'eau, et donna ordre qu'on le reçut dans la salle aux rubis de Badakschan.

Ses désirs furent exécutés. Le prince était lui-même assis sur son trône enrichi de diamants, dans cette salle étincelante. Le ministre, debout, lui présenta ses devoirs et lui exprima les vœux qu'il formait pour lui.

« Déjà, lui dit-il ensuite, vous avez reçu la visite du serviteur de mon maître. A son retour, il a fait un tel éloge de vos qualités, que la colère, qui s'était emparée du cœur du roi en apprenant votre établissement, s'est calmée, et qu'il désire même venir vous voir. Qu'y a-t-il de mieux, en effet, que de voir se réunir deux fleuves de bonté et de générosité ?

— J'accueille avec empressement, répondit Taj-ulmuluk, le message que vous m'apportez de la part du roi votre maître. J'aurais dû faire la première démarche, car le désir que vous m'exprimez est aussi le mien. »

Il fut convenu que le roi viendrait dans une semaine ; puis on servit

au vizir un repas somptueux. Des plats de différents genres, ornés de pierreries, étaient portés à la salle du festin sur des plateaux d'or et d'argent, et les serviettes étaient artistement brodées. Le prince fit aussi donner aux gens de la suite du ministre de quoi rassasier leur appétit, et voulut qu'ils emportassent les vases précieux qui contenaient les mets. Lorsque le repas fut terminé, le vizir obtint son congé et retourna au Scharquistan, où il raconta au roi, en détail, tout ce qui s'était passé.

Pendant ce temps, Taj-ulmuluk mit sur du feu un cheveu de Hammala, et voici qu'elle arriva aussitôt, accompagnée de ses milliers de dives. Taj-ulmuluk et Mahmouda se levèrent et la saluèrent. Hammala parla avec affection et après qu'elle les eut serrés contre sa poitrine, Taj-ulmuluk lui dit :

« Par votre faveur, tout nous est favorable et prospère : nous ne man-



Gaylord  
SHELF BINDER

quons de rien, nous n'éprouvons aucune peine. Mais demain, je veux traiter le roi de Scharquistan; car il est décidé qu'il doit honorer ces lieux de sa présence. Je désire donc que vous fassiez étendre depuis mes domaines jusqu'à sa ville des tapis de brocart et de velours, les uns de couleur rouge comme les joues des belles du Kathai et du Khotan, les autres verts, pour représenter le léger duvet qui entoure les lèvres des jeunes personnes. Je désire aussi qu'il y ait sur la route, de lieue en lieue, des tentes d'hermine tenues par des cordes de fil d'or et d'argent, avec des rideaux de satin et des pieux aussi beaux que des boucles d'oreille. Je les veux si grandes et en telle quantité, que chaque officier du roi puisse avoir une pièce séparée pour s'y reposer.»

La complaisante Hammala n'eut pas plutôt entendu formuler ces désirs, qu'elle donna à ses dives des ordres en conséquence. Ceux-ci

employèrent toute la nuit à faire les préparatifs nécessaires, et elle se retira en son domaine.

Le lendemain matin, le roi de Scharquistan voulant ratifier sa promesse, ordonna à ses ministres et à ses émirs de se revêtir de leurs plus beaux habits pour l'accompagner. Il fit mettre à sa droite une troupe de quelques mille cavaliers de différents uniformes plus riches les uns que les autres, et à sa gauche une autre compagnie aussi bien équipée. Il y avait, comme avant-garde, un escadron de cavaliers armés de pied en cap que suivait une rangée d'éléphants avec leurs litières d'or et d'argent, entourées de tous leurs brillants ornements. Le roi était monté sur un éléphant, dans un amari enrichi de pierreries, Bakawali, en costume d'homme, magnifiquement habillée, faisait partie du cortège. Les quatre princes royaux, en costume d'apparat, étaient aussi montés sur leurs élé-

Gaylord  
SHELF BINDER

phants. On ne tarda pas à partir pour le domaine de Taj-ulmuluk.

Le roi Zaïn-ulmuluk était à peine à une lieue de distance de sa capitale, qu'il aperçut les tentes dorées, dont l'éclat était pareil à celui des rayons du soleil. Il crut être déjà arrivé au Mulk-Nigarin; mais son vizir le désabusa, et il lui dit :

« Voilà encore une rose qui vient de s'épanouir! Sire, c'est dans cette nuit même que tout a été changé; car il n'y avait ici auparavant qu'une forêt, et votre esclave n'y avait aperçu que ronces et buissons. Mais que dire, si ce n'est que le Très-Haut a donné à une créature un pouvoir tel, que les plus savants ne peuvent en concevoir la portée. Le Mulk-Nigarin est encore fort éloigné, mais l'homme extraordinaire qui y réside a voulu vous donner dans la route un avant-goût de ce que vous y trouverez. »

Le roi écoutait les explications que lui donnait son vizir, lorsque

quelqu'un vint auprès de lui de la part de Taj-ulmuluk et lui dit :

« Mon maître désire que les tapis et les tentures préparés pour la réception de Votre Majesté soient livrés aux pauvres et aux malheureux, et qu'Elle choisisse parmi les tentes qui sont préparées celle qui lui plaira pour s'y reposer. Là, on lui fournira des rafraîchissements tels que les rois de la terre ne peuvent en goûter. »

A mesure que le roi avançait dans la route, il apercevait de nouvelles choses toutes plus merveilleuses les unes que les autres.

Taj-ulmuluk fit une journée de marche pour aller à la rencontre de son père ; il lui présenta ses respects, le conduisit joyeusement dans son palais et le fit asseoir cérémonieusement dans le salon d'émeraudes. Toutes les pièces du palais étaient parées à l'avenant. Partout étaient étendus de moelleux tapis, et ça et là étaient des bassins du

Gaylord  
SHELF BINDER

milieu desquels on voyait sourdre des jets d'eau de rose. Le roi fut tellement étonné de tout ce qu'il vit, qu'il tomba dans une sorte d'étourdissement. Quant à Bakawali, elle perdit presque la raison et resta sans connaissance lorsqu'elle aperçut Taj-ulmuluk.

Quand elle eut repris ses sens elle se frotta les yeux, regarda de tous côtés, et ne tarda pas à reconnaître le plan de son palais et la décoration qui le distinguait. Elle en fut stupéfaite, et dit en elle-même que c'était sans doute quelque grand magicien qui l'avait transporté en cet endroit, et qui avait transformé cette forêt en un site magique. A la fin elle engagea une fée, qui l'avait suivie sous les apparences d'un serviteur, à examiner avec attention les choses extraordinaires qui excitaient son étonnement. Après avoir tout considéré, celle-ci lui dit :

« Ceci n'est pas votre propre palais ; c'est un nouveau bâtiment fait

sur le modèle de l'autre ; mais il est si bien imité qu'il n'y a aucune différence entre l'original et la copie. Louées soient l'habileté et l'adresse de l'auteur de ces choses! »

Bakawali comprit alors qu'elle avait trouvé le ravisseur de sa rose chérie. Elle voulait se faire connaître à l'instant, mais la timidité naturelle à son sexe la retint, et elle se décida à attendre patiemment une occasion favorable pour le faire.

Cependant on étendit une nappe blanche comme le camphre et on servit, sur des plats d'or et d'argent, des mets d'une douceur exquise. Le roi fut charmé des bonnes manières des gens de service, et il mangea ce qui avait été préparé, avec les princes ses fils et ses officiers. Pendant ce temps, des bayadères exécutèrent des danses charmantes, et des musiciens jouèrent sur des instruments de musique des airs délicieux.

Après le repas, Zaïn-ulmuluk en-

Gaylord  
SHELF BINDER

tra en conversation avec Taj-  
ulumluk. Ce dernier finit par lui de-  
mander combien il avait d'enfants.

« Ceux-ci, seulement, répondit le  
roi en se tournant vers ses quatre  
fils; toutefois, ajouta-t-il, j'en avais  
un autre dont la fatale présence me  
priva, dans le temps, de la vue.  
Dieu m'a fait la grâce de la recou-  
vrer, mais j'ignore ce que ce mal-  
heureux fils est devenu depuis le  
fatal accident.

— Pourquoi a-t-il quitté la cour et  
s'est-il séparé de la porte impériale?  
Quelqu'un, parmi ceux qui com-  
posent cette assemblée, le recon-  
naîtrait-il? »

Là-dessus Zaïn raconta en détail  
tout ce qui s'était passé depuis la  
naissance de Taj-ulumluk jusqu'au  
moment où le roi devint aveugle;  
puis, montrant un émir, il dit que  
lui seul qui avait été le précepteur  
de Taj-ulumluk, pourrait le recon-  
naître. Le jeune prince s'adressant  
alors à l'émir, lui demanda de voir

s'il n'y avait pas dans l'assemblée quelqu'un qui ressemblât au prince dont il s'agissait. Après avoir examiné tous les assistants, avec attention, l'émir déclara que le prince qui lui adressait la parole était, de tous les assistants, le seul dont les traits étaient semblables à ceux de son élève, et qui en avait le langage et toutes les manières.

Ces mots étaient à peine prononcés que Taj-ulmuluk se jeta aux pieds de son père et s'écria :

« Je suis ce fils malheureux qui erre depuis si longtemps loin de votre cour par l'effet du destin contraire et de mon fâcheux horoscope. Béni soit Dieu de ce qu'il m'ait enfin permis de voir votre face vénérable et d'embrasser vos genoux, conformément au vif désir que j'en éprouvais. »

Zaïn-ulmuluk, vivement ému, serra son jeune fils contre sa poitrine et lui baisa la tête et les yeux; ensuite il rendit grâce à Dieu et dit à Taj-ulmuluk :



« Les astronomes qui avaient été consultés le jour de votre naissance, ont prédit dans votre horoscope la position brillante que Dieu vous a donnée. Mes yeux sont aujourd'hui doublement clairvoyants. Mais, dites-moi, êtes-vous resté libre jusqu'ici, comme le cyprès, sans vous unir à un buis élégant ?

— J'ai, répond Taj-ulmuluk, deux femmes légitimes que je vous présenterai si vous me le permettez. »

Le roi lui ayant dit qu'il les verrait bien volontiers, Taj-ulmuluk se rendit aussitôt dans les appartements, et en ramena Lakkha et Mahmouda. Ces deux belles, à figure de fée, s'arrêtèrent toutefois à l'entrée de la salle où se trouvait Zaïn-ulmuluk, qui demanda à son jeune fils pourquoi elles n'entraient pas, afin qu'il pût éclairer ses yeux par leur vue propre à exciter la joie, et remplir son cœur de satisfaction.

Taj-ulmuluk lui apprit que c'était parce que ses quatre fils aînés

étaient les affranchis d'une de ces dames, et que leurs épaules portaient la marque de l'anneau de Lakkha, ainsi qu'on pouvait le vérifier.

A ces mots, la pâleur de la confusion couvrit le visage des fils aînés de Zaïn-ulmuluk, et ils se retirèrent aussitôt. Cependant les deux épouses de Taj-ulmuluk s'approchèrent, et baisèrent les pieds du roi, qui demanda le récit des aventures de son fils, depuis sa séparation, et tout ce qui concernait ses deux charmantes femmes. Le jeune prince satisfit son père; il lui raconta en détail les peines et les dangers de la forêt, l'esclavage de ses frères, la bienveillance de Hammala envers lui, son mariage avec Mahmouda, comment il avait pris dans le bassin d'eau de rose la rose de Bakawali, et comment il avait admiré cette belle pendant qu'elle dormait, comment ses frères lui avaient arraché la rose merveilleuse, et comment

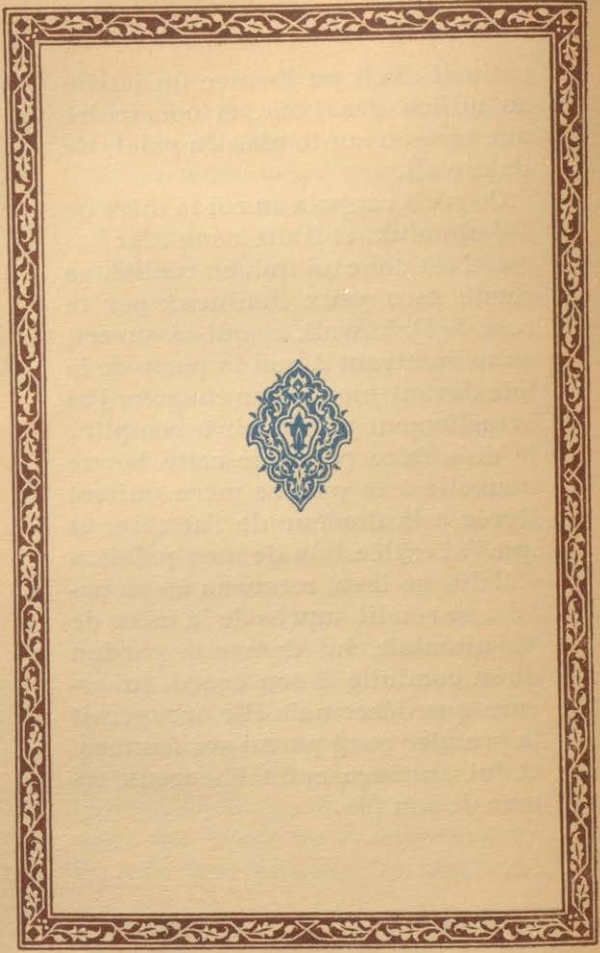
Gaylord  
SHELF BINDER

enfin il avait pu former un jardin au milieu des bois, et construire une maison sur le plan du palais de Bakawali.

Ce récit rappela au roi la mère de Taj-ulmuluk, et il dit à son fils :

« C'est donc toi qui, en réalité, as rendu mes yeux lumineux par la rose de Bakawali, et qui as ouvert, en te montrant à moi la porte de la joie devant mon cœur chagrin. J'ai actuellement un devoir à remplir : je dois faire parvenir cette bonne nouvelle à ta pauvre mère qui est livrée à la douleur de l'attente, et que j'ai exilée loin de mon palais. »

Il dit, se leva, retourna à son palais, se rendit auprès de la mère de Taj-ulmuluk, lui demanda pardon de sa conduite à son égard, lui assura que désormais elle occuperait le premier rang parmi ses femmes, et lui annonça enfin l'heureux retour de son fils.





## CHAPITRE VII



AKAWALI, qui avait entendu le récit de Taj-ul-muluk, ne pouvait plus douter qu'il ne fût le ravisseur de sa rose.

Lorsque le roi fut rentré dans sa capitale, elle lui demanda la permission de quitter son service. Elle se rendit aussitôt à son jardin, écrivit au jeune prince une lettre affectueuse, et la remit avec son anneau à une fée nommée

Saman-rou (visage de lis), qui, ainsi que Bakawali, avait assisté sans être aperçue, à l'entretien de Taj-ulmuluk et de son père.

« Va promptement, lui dit-elle, et tu remettras ces deux choses au prince lorsqu'il sera seul et libre des soins du monde. »

En effet, la fée déploya ses ailes, et elle arriva en un clin d'œil auprès de Taj-ulmuluk. Quand elle le vit assis dans ses appartements et paraissant rêver à Bakawali, elle jugea le moment favorable. Alors elle se rendit visible, le salua respectueusement, et lui remit la lettre dont Bakawali l'avait chargée. Le prince reconnut l'anneau ; il ouvrit la lettre et lut ce qui suit :

*Après avoir commencé mon discours par le nom de Dieu, l'être libre du comment et du pourquoi, lui qui a éclairé le ciel par les étoiles, et qui a créé sur la terre les hommes et les génies, qui a donné aux fées la grâce et la*

beauté, et qui a enflammé pour elles le cœur des enfants d'Adam, je t'offre, ô prince excellent, mes civilités, et te fais savoir que tes yeux langoureux et tes sourcils arqués ont lancé mille traits dans mon cœur. Tes boucles de cheveux tortillés m'ont chargée, comme la colombe, du collier de l'esclavage. Je meurs d'amour: le feu de la passion me dévore au dehors et au dedans. Ce proverbe est mal à propos répandu dans le monde, qui dit: les cœurs s'entendent; car je me consume et tu n'en sais rien. Il n'existe en toi aucune trace des flammes de mon cœur. Sans toi mon palais est un lieu de deuil; que dis-je! sans toi le paradis serait l'enfer pour moi. Ah! fais couler dans ma bouche la boisson de l'union, et rends-moi ainsi la vie qui est sur mes lèvres, près de s'échapper. Ton amour a tellement brisé mon cœur qu'il en a fait mille morceaux. Je suis la perle

*et tu es le diamant. Tu es pour moi comme un fleuve qui doit rafraîchir mon cœur altéré et éteindre ma soif. Je sens que je mourrai si tu ne te rends pas à mes vœux ; mais je ressusciterai le jour où tes lèvres de rubis voudront être le prix de mon sang. Quelle réponse me donneras-tu, si je te demande pourquoi tu m'as assassinée par ta charmante tournure ?*

*« Mais, ô mon calam ! n'écris pas davantage, je me suis assez livrée à une amoureuse douleur.*

A la lecture de cette lettre, dont chaque expression était pleine de tendresse et chaque ligne remplie d'ardeur passionnée, le feu de l'amour qui vivait caché dans le cœur de Taj-ulmuluk s'alluma violemment. Impatient comme le mercure, il écrivit la réponse suivante :

*O toi qui enflames les amants et qui exerces envers eux une cruelle tyrannie ! toi qui l'emportes sur toutes les belles au corps d'ar-*



*gent, et qui dérobes les cœurs dans le chemin de l'amour! les sourcils arqués qui ornent tes yeux figurent un sabre qu'aurait en ses mains un homme ivre. Ton regard est enchanteur; c'est la foudre qui détruit la moisson de l'âme. Ta bouche est plus vermeille que le bouton de la rose; le rubis est décoloré auprès de tes lèvres. Tu rends lumineux l'œil de mon espoir. Je suis un atome et tu es le soleil.*

*O femme charmante, dont le front brille comme la planète de Vénus, et qui excites la jalousie des beautés de la Chine! Le contenu brûlant de ta lettre passionnée a consumé mes os et a couvert de blessures mon cœur isolé. Mes cris et mes gémissements sont tels, qu'on dirait que le jour du jugement est arrivé. La vapeur de mes soupirs se répand de tous côtés. O flambeau qui éclaires la nuit, les blessures que le feu de l'amour a faites dans mon cœur ne se guéri-*

ront jamais ; que dis-je ! Elles paraîtront tant que des taches s'apercevront sur la lune. Ne crois pas que ton image s'éloigne jamais de mes yeux, ou que mon cœur oublie ton souvenir. Il n'y a pas d'heure où je ne désire ta présence, où je n'ambitionne le bonheur d'être uni à toi. Lorsque j'ai entendu prononcer ton nom, j'ai tellement perdu la raison, que, la vue fixée sur mon but, je n'ai pas craint d'exposer ma vie. Je me suis lié avec les dives, et j'ai jeté à leur cou le filet de l'amitié. C'est ainsi que j'ai pu admirer un instant ta beauté qui orne le monde. Une étincelle de mon cœur brûlant est tombé sur le tien ; l'éclair de mon désir a brillé sur ta moisson. »

Toutefois, je ne dois pas confier plus de secrets à mon calam, attendu qu'on a dit : « Le calam ne doit pas être admis dans le harem des secrets des amants. »

Salut.

Taj-ulmuluk plia cette lettre, y appliqua en guise de cachet son œil humide teint de surma, et la remit à Saman-rou, en la chargeant de dire de vive voix à Bakawali bien des choses encore qu'il n'avait pu exprimer par écrit.

☞☞☞ Quand Bakawali vit que l'amour de Taj-ulmuluk pour elle était encore plus vif que le sien, et que l'union seule pouvait calmer leur mutuelle impatience, elle envoya en toute hâte Saman-rou prier Hammala de venir auprès d'elle sans perdre un instant. Hammala troublée par cette prière imprévue, se leva tremblante comme le saule d'Egypte et arriva auprès de Bakawali. Elle la trouva assise dans son palais, ses yeux de narcisse languissants, et chacun de ses cils changé en une fontaine, comme si elle avait été dans le deuil. Elle le salua avec déférence, et lui exprima les vœux qu'elle formait pour son bonheur.

« O jasmin du jardin de la joie,

lui dit-elle, rose du buisson du contentement, pourquoi le bouton de ton cœur est-il resserré au point que ta couleur en est altérée. Pourquoi tes pleurs interrompent-ils tes paroles? Pourquoi laves-tu de tes larmes la fleur de ton visage? Puis-ent tes malheurs tomber sur moi, en sorte que tu sois toujours satisfaite et riante! Au nom de Dieu, parle, et découvre-moi le secret de ton cœur!

— Misérable entremetteuse! lui dit alors Bakawali en colère, que dois-je te dire? Je l'ignore moi-même. Mais n'est-ce pas toi qui as allumé le feu qui me consume et amené le fâcheux état où je suis? Laisse-là tes jongleries et éteins ton amitié; car c'est en donnant à ton gendre les moyens de parvenir jusqu'ici qu'il a pu déchirer le voile de mon honneur, puisqu'il m'a vu sans vêtement. Si tu tiens à réparer ta faute, va promptement et amène-moi cet être chéri.

— C'est pour si peu de chose, répondit en souriant Hammala, que vos joues sont enflées à force de pleurer et que votre beauté s'est altérée? Ah! croyez-moi, levez-vous, lavez votre visage, et que le sourire revienne sur vos lèvres. Je vais à l'instant prendre Taj-ulmuluk par l'oreille et le conduire auprès de vous. »

Hammala partit, en effet, pour la capitale du Scharquistan. Arrivée auprès de Taj-ulmuluk, elle lui dit en souriant :

« Lève-toi, ô papillon, et envole-toi ! la flamme se souvient de toi.

Le prince se jeta aux pieds de Hammala ; mais celle-ci le serra contre sa poitrine, puis elle le chargea sur ses épaules et prit le chemin du royaume de Bakawali.

Sur ces entrefaites, on apprit à Jamila-Khatoun que sa fille Bakawali était amoureuse d'un mortel. Pour s'en assurer, elle alla auprès de Bakawali, et quand elle en fut

convaincue, elle se mit dans une violente colère et s'écria :

« Fi donc, fille amoureuse et sans honneur! quelle est cette passion qui s'est emparée de toi et que tu veux assouvir? Tu as perdu l'honneur des fées, et tu as terni leur réputation. »

Bakawali joignant les mains, nia d'abord le fait en accompagnant son dire de serments terribles, et enfin elle se jeta aux pieds de sa mère et s'écria :

« Je ne connais pas seulement le mot d'amour, et je n'ai pas même vu en songe un être humain. Qui donc vous a débité ces sornettes? Avouez-le moi, si vous ne voulez pas que je renonce à la vie. »

Ces paroles touchèrent sa mère, mais affectant une sèche indifférence elle lui dit :

« Va, garde le silence et réforme ta conduite. »

Après cette conversation eut lieu l'arrivée de Hammala et de Taj-ul-

muluk. Saman-rou, qui était dans la confiance, vint dire en secret à Bakawali que le voyageur désiré et attendu venait d'arriver. La belle fée chargea sa compagne de le faire cacher en un lieu sûr, en attendant le moment favorable. Enfin Jamila alla se coucher et s'endormit promptement. L'amoureuse se leva alors tout doucement sans être entendue, et, le sein palpitant tour à tour de crainte et de désir, alla rejoindre Taj-ulmuluk. En la voyant, celui-ci commença par s'évanouir, tant fut violente la sensation qu'il éprouva. Mais par l'effet de l'odeur suave du souffle de Bakawali, plus excellente que celle de l'essence de rose, il reprit vite ses sens, ouvrit les yeux, et se considéra comme à l'apogée du bonheur. Il se leva heureux et contempla son amie. Bientôt la coupe du vin de l'amour circula, et ils en furent enivrés tous les deux. Le voile de la retenue fut retiré : ils se désaltèrent à la coupe de l'union

et éteignirent le feu de l'absence.

Par malheur, Jamila se réveilla en sursaut au milieu de la nuit. Elle se leva, et, voyant que le jardin était éclairé par les rayons de la lune, elle alla s'y promener, et passa devant l'endroit où nos deux amants, sans défiance, reposaient l'un près de l'autre. Lorsqu'elle les aperçut, la flamme de la colère l'enveloppa. Elle se précipita sur Taj-ulmuluk qu'elle lança en l'air comme une pierre et elle changea en couleur de pourpre les roses des joues de Bakawali par les soufflets qu'elle lui donna; puis elle l'emmena avec elle dans le jardin d'Iram qui était le lieu de la résidence de Firoz-Schah, et fit savoir à ce dernier ce qu'elle avait vu de ses propres yeux.

Firoz-Schah donna pour compagnes à Bakawali un certain nombre de fées qu'il chargea de laver de la tablette du cœur de sa fille le dessin de ses familiarités avec l'homme qui l'avait séduite. En vain s'occu-



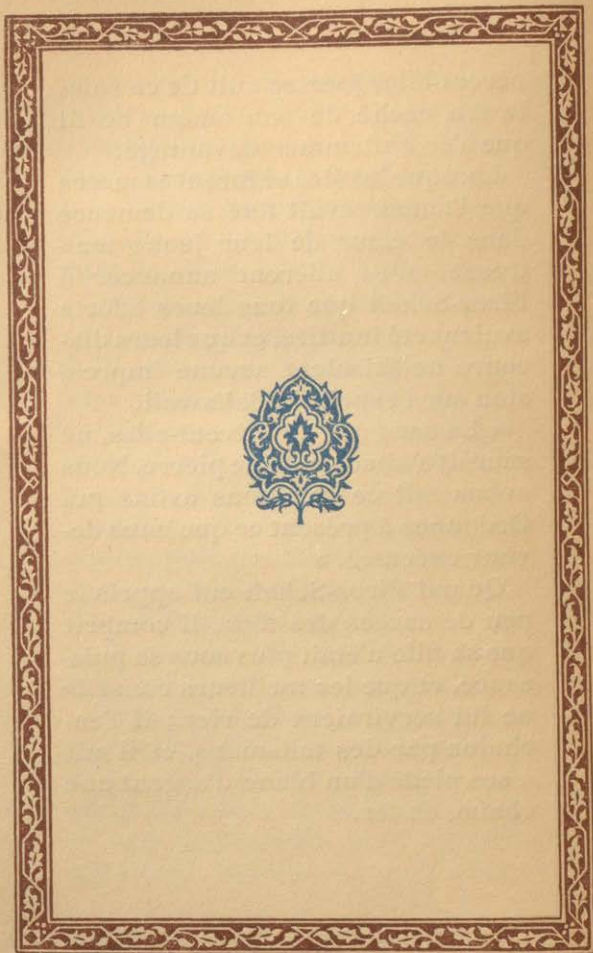
Gaylord  
SHELF BIN

pèrent-elles jour et nuit de ce soin, le feu caché de son amour ne fit que s'en enflammer davantage.

Lorsque les fées se furent assurées que l'amour avait fixé sa demeure dans le cœur de leur jeune maîtresse, elles allèrent annoncer à Firoz-Schah que tous leurs efforts avaient été inutiles, et que leurs discours ne faisaient aucune impression sur l'esprit de Bakawali.

« La sangsue, ajoutèrent-elles, ne saurait s'attacher à une pierre. Nous avons fait ce que nous avons pu. Ordonnez à présent ce que nous devons exécuter. »

Quand Firoz-Schah eut appris le peu de succès des fées, il comprit que sa fille n'était plus sous sa puissance, et que les meilleurs conseils ne lui serviraient de rien; il l'enchaîna par des talismans, et il mit à ses pieds d'un blanc d'argent une chaîne de fer.





## CHAPITRE VIII

**A** la suite de cette aventure, Taj-ulmuluk, désespéré quitta le royaume de Bakawali et, pendant de longs jours, marcha au hasard de la route, ne sachant où aller. Il arriva ainsi au pied d'une haute montagne au sommet de laquelle il vit une belle maison bâtie en pierres. Ayant réussi, après de longs efforts à atteindre le faite de la montagne, il

entra, par curiosité, dans la maison. Quelque recherche qu'il fit, il ne trouva personne; mais à la fin des cris plaintifs parvinrent à son oreille. Il alla vers le lieu d'où ils partaient, et il vit étendue sur un lit, une femme d'une beauté ravissante qui pleurait en sanglotant. Le prince lui adressa la parole en ces termes :

« O toi dont la vue donne à l'âme le bien-être, comment un amant sans cœur a-t-il pu ainsi abandonner tant de jeunesse et de beauté? C'est en effet, je le vois, un poison pour toi que d'être privée de l'amour. Comment a-t-il pu se séparer de toi et infliger la blessure de l'absence à un pauvre cœur plein d'amour? »

La belle inconnue rougit en entendant ce discours galant; puis, ayant couvert de son voile son visage, elle dit à Taj-ulumluk :

« Qui es-tu? Tu cherches peut-être l'ange de la mort; fuis, si tu ne veux mourir !

— Si tu veux ma vie, reprit le prince, je te l'offre volontiers, mais si tu crois m'épouvanter en me menaçant de quelque ennemi, sache que je ne crains rien. »

La belle, dont le visage était aussi admirable que la planète de Vénus, leva la tête et dit :

« Je suis une fée, et je me nomme Rûh-afzâ ; mon père se nomme Muzaffar-Schâh ; il règne sur Jazira-i-Firdaus. Un jour, j'étais allée au jardin d'Iram pour visiter ma cousine Bakawali, qui était malade ; mais, à mon retour, un dive à figure noire m'enleva et m'amena ici. Actuellement il voudrait me faire céder à sa passion, mais je lui résiste, et à cause de ma résistance il me maltraite chaque jour de mille manières. »

Taj-ulmuluk, avide de savoir des nouvelles de Bakawali, s'empresse avant tout de demander à sa cousine quel genre de maladie elle avait :

« Elle aime, lui répondit Rûh-afzâ,

un être humain qu'elle était parvenue, après mille peines, à faire venir auprès d'elle; mais elle en a été séparée. Actuellement elle fait honte, par sa folie d'amour, à Majnún et à Laïla; car elle veut renoncer à sa vie charmante pour ce nouveau Farhad. Aussi, mon oncle, désespéré, s'est-il vu forcé de l'enfermer.»

A ces mots, Taj-ulmuluk ne put retenir ses soupirs; sa tête fut trébuchée, les traits de son visage s'altérèrent. Rûh-afzâ lui demanda la raison de cette émotion, et le prince fut ainsi obligé de lui avouer qu'il était le mortel aimé de Bakawali.

« Pendant qu'elle s'agite dans sa prison, je me consume à errer à sa poursuite. »

Et il raconta à Rûh-afzâ toute son histoire. Ce récit toucha la belle cousine; elle exprima des louanges sur la constance des amants, et déclara qu'elle était disposée, si elle pouvait être délivrée des mains du

dive, à essayer de guérir le prince de sa douleur.

« Qui oserait te retenir ? lui dit Taj-ulmuluk ; quitte ces lieux, va où tu désires, et n'aies crainte de ton ennemi. Tu verras comment je le traiterai, et comment, d'un seul coup, je mettrai en pièces son corps grand comme une montagne, aussitôt que j'aurai une arme. »

Alors Rûh-afzâ lui indiqua l'arsenal du dive. Il y entra et y prit une épée bien trempée ; puis il délivra Rûh-afzâ de ses chaînes, et ils quittèrent la demeure du méchant dive.

Ils prirent la route de Jazirâ-i-Firdaus ; mais ils avaient à peine fait quelques pas, qu'un bruit terrible se fit entendre derrière eux.

« Prends garde, dit Rûh-afzâ voici mon ennemi sanguinaire. »

Taj-ulmuluk, sans se déconcerter, alla à la rencontre du dive.

« Garde-toi d'avancer, maudit, lui cria-t-il d'une voix forte, si tu ne

veux recevoir de ma main un coup qui t'étende mort à mes pieds ! »

A ces mots, le dive fut agité comme l'éclair, et répondit en montrant ses dents affreuses :

« Depuis quand la fourmi blanche veut-elle se mesurer avec l'éléphant, et le faible passereau avec le simorg ? Je rougis de salir mes mains avec le sang d'une mouche et de frapper une poignée de terre, moi qui, d'un revers de main, peux renverser le Caucase. Rends-moi ma maîtresse, pour laquelle mon cœur est en fusion comme s'il était de métal, et retire-toi.

— Réprouvé puant, reprit le prince, veux-tu bien ne pas appeler Rûh-afzâ ta maîtresse ! Si je n'étais retenu par la crainte de Dieu, je t'aurais déjà coupé la langue. »

A ces mots injurieux et à ce défi, le dive, rempli de colère par ce défi, souleva une pierre de cent livres et la lança sur son adversaire. Celui-ci l'évita et frappa de telle manière le



cou du dive, que ce méchant génie se mit à trembler de tout son corps.

Lorsque le dive vit qu'il avait affaire à un ennemi redoutable, il jeta des cris effrayants, et par milliers, des dives, à têtes de bœuf, à corps d'éléphant, accoururent de tous côtés et entourèrent le prince, auquel ils livrèrent un combat, que Taj-ulmuluk soutint avec bravoure, et dont il sortit victorieux.

Toutefois, à force de s'être battu et d'avoir déployé son adresse, il ressentit de la fatigue et finit par tomber évanoui. La belle Rûh-afzâ accourut auprès de lui, mit sur ses genoux la tête du vainqueur fatigué, appliqua sa main comme une feuille de rose sur sa poitrine, et de son souffle embaumé elle réveilla ses sens engourdis. Après qu'elle l'eût félicité de son courage, ils partirent pour Jazirâ-i-Firdaus; lorsqu'ils furent arrivés près de la ville capitale, Rûh-afzâ laissa Taj-ulmuluk dans un jardin qui lui appartenait et qui

portait son nom, et alla d'abord trouver son père et sa mère, qui la reçurent avec empressement, et la couvrirent de baisers au front et aux yeux. Elle leur raconta tout ce qui lui était arrivé: mais elle leur laissa ignorer que son sauveur fût l'amant de Bakawali. Muzaffar-Schâh voulut aller remercier Taj-ulmuluk dans le jardin où il s'était arrêté et le combla de marques de déférence et d'honneur.





## CHAPITRE IX



'ÉTANT retiré dans son palais pour y réfléchir à ces événements, Muzaffar décida d'écrire à Firoz-Schâh pour lui annoncer le retour de Rûh-afzâ, et il envoya son messenger au pays d'Iram. La lecture de cette lettre combla de joie le monarque, et il engagea aussitôt Jamila-khatûn à aller voir son aimable nièce. Bakawali voulut être de la partie, ce qui fit

plaisir à sa mère, dans l'espoir que la distraction et la promenade enlèveraient de son cœur le chagrin. Jamila ouvrit donc la chaîne qui retenait captifs les pieds de sa fille, et la conduisit avec elle à Jazirâ-i-Firdaus.

Muzaffar, instruit de leur arrivée, envoya à leur rencontre Rûh-afzâ, qui les embrassa tendrement, et s'empressa de dire à l'oreille de Bakawali, en souriant, que son amant était en ces lieux; qu'elle pourrait ainsi le voir, lui parler et s'abreuver à la coupe de l'amour. Bakawali n'osa rien répondre, dans la crainte de sa mère, et sa joie fut mêlée de souci. Cependant Rûh-afzâ fit les honneurs de la maison à Jamila et à Bakawali et Muzaffar et Husn-ara comblèrent d'amitié leur sœur et leur nièce.

Jamila-khatûn passa ainsi la nuit. Le lendemain elle voulut prendre congé de sa nièce; mais Rûh-afzâ la supplia de permettre que Bakawali restât quelques jours auprès d'elle

pour faire pénétrer dans son esprit la lumière et la joie et en éloigner les ténèbres de la mélancolie. Jamila consentit à laisser Bakawali une semaine avec sa cousine, et retourna au jardin d'Iram. Rûh-afzâ, restée seule avec Bakawali, se mit à l'entretenir de ses amours et entra là-dessus dans de longues explications. Elle finit par lui parler en termes voilés de l'amour ardent de Taj-ulmuluk pour elle ; mais Bakawali fut toute honteuse et répandit des larmes, car elle n'osait parler ouvertement à sa cousine de la passion qui la torturait.

Lorsque Rûh-afzâ vit que Bakawali gardait le silence, elle la mena avec elle vers les allées où se promenait Taj-ulmuluk, et lui dit :

« Ma sœur, je ne dis pas que tu sois amoureuse de personne, ni, à Dieu ne plaise, que tu souffres les peines cruelles de l'amour ; mais je dis que tu es la bougie de la lanterne. Si un papillon vient de lui-

même s'y brûler, que t'importe? de même, si des milliers de fleurs de nénuphar disparaissent dans l'étang, qu'importe à la lune? »

Par ces paroles et par d'autres du même genre, elle calma la méfiance de Bakawali; et, usant de ruse, elle la prit par la main et la conduisit dans l'allée même où se trouvait Taj-ulmuluk. Arrivée là, elle feignit de regarder, tout en marchant, la verdure environnante; mais bientôt les accents plaintifs du prince malade d'amour parvinrent à l'oreille de Bakawali. Elle en fut vivement troublée, et, ne pouvant contenir son émotion, elle demanda à sa cousine quelle était cette voix. Celle-ci répondit que c'était une proie nouvellement prise qui déplorait sa captivité.

« Viens, ajouta-t-elle, je te la montrerai et je te ferai entendre de près ses accents. »

Ayant ainsi trompé Bakawali, elle la conduisit auprès de Taj-ul-

muluk. A sa vue, Bakawali ne put davantage dissimuler son trouble. De son côté, le prince, consumé par le feu du désir s'élança vers Bakawali qu'il enlaça éperdument, et, dans les bras l'un de l'autre, ils pleurèrent de joie, et effacèrent avec leurs larmes le cahier de la douleur. Cependant Rûh-afzâ, témoin de l'entrevue, se prit à rire et dit :

« Quoi, ma sœur, tu as ignoré jusqu'ici les plaisirs du monde, tu n'avais pas encore vu le visage d'un étranger, et cependant tu tiens embrassé cet homme inconnu ? Pourquoi donc pleures-tu amèrement, et détruis-tu par le chagrin ta petite existence ? Tu as flétri le nom de mon oncle et jeté le déshonneur sur toute la famille.

— Chère Rûh-afzâ, répondit Bakawali, après avoir appliqué un liniment sur la plaie de mon cœur blessé, ne le déchire pas avec l'ongle de la calomnie ; et, après m'avoir abreuvée de la coupe de cette vue

chérie, ne me donne pas le poison du blâme. Tu connais maintenant tout mon secret, le voile en est retiré pour toi, tu peux faire à mon égard ce que tu voudras. »

Pour conclure, ce rossignol amoureux et cette rose fraîche, riant et devisant dans le jardin de la joie, déployèrent leur mutuelle tendresse. Ils passèrent ainsi plusieurs jours dans ces occupations délicieuses, et leur âme altérée se rafraîchit à la coupe du bonheur. Le jour arriva cependant où Bakawali devait rejoindre ses parents et les deux amants retombèrent dans leur douleur.

« Patientez donc quelques jours, leur dit Rûh-afzâ, et je pourrai à nouveau vous réunir. Toi, Bakawali, sois soumise à la volonté de ton père et de ta mère, recommande-toi à Dieu, attends avec résignation ce qui doit se manifester derrière le voile du mystère et le résultat de mes peines et de mes soins. »



Bakawali se rendit à cet avis et retourna dans la maison paternelle.

☞ Après qu'elle fut partie, Rûhafzâ raconta en détail à sa mère l'histoire des amours de sa cousine et de Taj-ulmuluk. Lorsqu'elle en eut entendu le récit, Husn-ara tint longtemps la tête enfoncée dans ses mains, puis elle dit à sa fille :

« Quoique l'union d'un homme avec une fée soit une chose inusitée, toutefois, comme ce mortel t'a délivrée d'un dur esclavage, je dois, par reconnaissance, le délivrer de la prison du chagrin et de la douleur, et de le faire parvenir à son but. »

Ainsi parla-t-elle, et ayant appelé un peintre habile, elle lui fit exécuter le portrait de Taj-ulmuluk, puis alla au jardin d'Iram, où elle passa quelques jours avec Firoz-Schâh et Jamila-khatûn. Un jour, après avoir entretenu Jamila de choses indifférentes, elle en vint à ce qui la préoccupait, et lui tint ce discours :

« Ma chère sœur, si un joli bouton s'entr'ouvre sur une branche, par l'effet des pluies du neuvième mois solaire, et qu'un rossignol ne voltige pas auprès de lui, ne perd-il pas toute sa valeur ; et si une perle de belle eau ne figure pas dans un collier, ne devient-elle pas inutile ? Pourquoi laisses-tu donc languir Bakawali dans le célibat ? Ne vaudrait-il pas mieux mettre sous la protection d'un être vigoureux, à figure de lune, cette fée dont le front est pareil à la planète de Vénus, et laisser cette fleur de beauté s'entr'ouvrir au souffle du tendre zéphyr ?

— Mais, ma bonne amie, interrompit Jamila, tu as sans doute entendu dire que ma fille est éprise d'un simple mortel, et que cet amour l'occupe tout entière. Elle ne veut pas être unie à un être de son espèce, et c'est pour un homme qu'elle soupire jour et nuit. Que puis-je dans cette affaire ? Faut-il que j'aban-

donne les coutumes de mes ancêtres, et que je brise pour lui faire plaisir, la chaîne des usages? Dois-je laisser faire à ma fille un mariage aussi inusité parmi nous?

— Il est bien vrai, répondit Husnara, qu'une union entre des individus terrestres et des êtres aériens semble contraire aux règles de la sagesse; toutefois, si tu connaissais toutes les perfections de la nature humaine, tu abandonnerais tes préventions. Sache donc que l'homme est le plus parfait et le plus admirable des êtres de la création sans limite de Dieu. Ses qualités et ses excellences n'ont pas de bornes. Il réunit les perfections du monde temporel et du monde spirituel, du monde intellectuel et du monde physique; il sait obéir et commander.

« L'homme, auquel toutes les créatures du monde extérieur obéissent, est l'image et la ressemblance du Créateur, l'échantillon de ses merveilles. Mais les perfections divines

sont-elles l'essence de Dieu même, ou ne sont-elles pas cette essence? Les philosophes et les sofis ont établi, par des preuves raisonnables, que les perfections de Dieu sont son essence même par cette considération que Dieu, sans avoir besoin des facultés particulières au moyen desquelles nous connaissons une chose, en a la perception entière. Par exemple, pour voir un objet, nous avons besoin de la faculté visuelle; pour entendre, de la faculté auditive, et pour acquérir les notions intellectuelles, de la faculté perceptible. Mais Dieu n'a pas besoin, pour atteindre à ces choses, des facultés précitées; bien plus, sans ces facultés, elles sont toutes présentes devant lui. D'après cela, ils assurent que les attributs de Dieu sont son essence même. Dès que tu te seras rendu compte de cette explication, tu comprendras qu'avant la création des choses possibles, c'était le temps de l'existence invisible, ou

de la Parole. Alors Dieu existait en lui-même ; le soleil lumineux de son essence était caché derrière le voile du mystère. Etant unique, il jouait au jeu de trictrac de l'amour actif et passif avec lui-même. Mais lorsqu'il voulut se manifester au dehors pour prouver que la parole est aussi manifeste, soulever le voile qui cachait sa beauté qui orne le monde, faire connaître les coupes diverses du vin de son amour, d'après ce hadis sacré : « J'étais un trésor caché, et j'ai voulu me faire connaître à toi ; » alors il créa l'univers.

« La matière n'est pas le résultat de l'acte d'aucun agent ; car, si on admettait cela, on pourrait dire que la chose opérée l'aurait été nécessairement, ce qui est faux, attendu qu'il est impossible de dire que l'essence a créé l'essence, et la substance la substance. Nous pouvons assurer que Dieu, qui est orné par la parure de l'éclat et de la beauté, ayant placé devant le miroir du

néant son existence unique, y a jeté son reflet, et il a nommé ce reflet l'univers. Puis ce grand reflet, qui n'est pas composé et qui a cependant des qualités et des propriétés divisibles, est devenu un lieu de pluralité. Or, cet être digne d'être aimé, en se mirant dans cette glace et en voyant sa beauté, qui comprend tous les genres d'excellence, fut épris de lui-même. L'univers est une manifestation particulière des attributs divins dans une existence pareille à l'ombre; mais l'homme, d'après ce verset du Coran: «J'ai créé l'homme en la forme la plus parfaite,» est en effet la plus excellente des créatures; et dans ce reflet de la Divinité, il est comme l'œil; car la partie la plus noble du corps c'est la tête, et dans la tête c'est l'œil. Toutes les créatures, atomes de ce monde, sont le reflet de cette éternelle beauté qui se mire dans cette glace. Elles sont agitées par son amour et recherchent son union,

mais ne peuvent réussir qu'à obtenir le rayon particulier qui tombe sur elles. L'homme, qui est, te dis-je, comme l'œil dans ce reflet, a reçu dans son cœur, qui est comme la prunelle de cet œil, la figure de cette lune qui embellit ce miroir. « Dieu a créé l'homme à son image, » dit le texte sacré ; c'est ce qui donne l'explication de cette prérogative. L'auteur du Gulschan Raz, Mahmud Chebestéri, fait aussi allusion en ces termes à la même idée :

— *Le néant est le miroir, le monde est le reflet dont l'homme est l'œil où se cache encore, dans la prunelle, la figure humaine.*

Et il dit ailleurs :

— *Le cœur est quelque chose d'admirable ; car, malgré son exigüité, le Créateur des deux mondes y a établi sa demeure.*

« Et la parole de Dieu, le Coran, offre un passage dont voici le sens, d'après quelques commentateurs :

« Lorsque nous avons voulu con-

« fier le dépôt de la foi au ciel, à la  
« terre et aux montagnes, ils l'ont  
« refusé et n'ont pas voulu s'en char-  
« ger, par crainte; mais l'homme  
« l'a accepté. »

« L'homme, est, en effet, juste et intelligent, le proverbe disant que celui qui se connaît lui-même connaît son Créateur, s'applique bien à l'homme, car il connaît et sa propre essence et celle de Dieu. La connaissance de soi-même est le plus sûr moyen de connaître l'Eternel, sans toutefois que la connaissance de sa propre essence soit la connaissance même de Dieu, comme l'ont cru quelques spiritualistes arrivés jusqu'aux illuminations de l'âme. L'œil de celui qui regarde ne peut fixer le soleil à cause de son éclat, il faut qu'il se borne d'abord à le voir réfléchi dans l'eau d'une coupe, et il le voit ainsi exactement; car le reflet de la lumière n'est autre chose que la lumière elle-même. Après être arrivé à ce degré, il pourra se faire



que l'œil parvienne à supporter la vue du soleil même.

« De là vient que des hommes religieux, enivrés de la coupe de la communion divine, se sont écriés : « Je suis Dieu. »

« Tu comprends donc que l'homme réunit en lui-même les qualités et les perfections divines ; que dis-je ? sa substance est celle de Dieu même. La seule différence, c'est qu'il n'est qu'un être casuel, tandis que Dieu seul est l'être nécessaire.

« Ce qu'on pourrait dire sur l'excellence de l'homme est sans limite ; son existence est essentielle, et la nôtre est parasite ; il est le maître, et nous sommes le serviteur. Est-ce à celui qui est d'une condition plus relevée que nous à rechercher notre union, et au maître à se rapprocher du serviteur ? »

Par ces paroles et par d'autres du même genre, Husn-ara tâchait d'éteindre dans le cœur de Jamila la haine qu'elle portait à l'espèce humaine.

« Tout cela est fort beau, lui dit enfin Jamila, mais ne me parle pas de l'homme pervers qui a séduit ma fille, je ne la lui donnerai jamais, et il ne sera jamais mon gendre. »

Husn-ara ne se déconcerta pas; elle montra à sa sœur le portrait de Taj-ulmuluk en lui disant :

« Voilà l'image du prince du Scharquistan; vois si jamais le calam du destin a dessiné dans le monde une aussi heureuse physionomie. Hâte-toi donc d'unir ce délicieux jasmin à cette rose de beauté. »

A la fin, bon gré mal gré, Jamila promit de donner sa fille à Taj-ulmuluk et elle s'engagea, de plus, à obtenir le consentement de Firoz.

« Mais, où pourrons-nous trouver ce jeune homme et comment l'amener ici ? » dit-elle à sa sœur.

« Faites tranquillement les préparatifs du mariage » répondit Husn-ara, car je ne tarderai pas à l'amener, accompagné du cortège nuptial. »

Elle dit et partit aussitôt.

Firoz-Schah, ordonna donc de faire les préparatifs des noces. On embellit à cette occasion tous les édifices de Jazira-Iram ; on étendit partout des tapis : la danse et la musique animèrent tous les lieux. Aux quatre points cardinaux, on entendit le retentissement de la joie ; on envoya partout des messages d'invitation et des beautés à visage de fée arrivèrent en foule.

Ensuite, au moment jugé favorable par les astrologues, on fit baigner le prince ; on le revêtit d'une robe royale et de tous les ornements propres à sa dignité et à la circonstance ; puis il monta sur un cheval bien harnaché, et il se mit en marche pour Jazira-Iram, accompagné de Muzaffar et d'autres princes et dignitaires. Les palanquins des femmes faisaient partie du cortège, et les suivantes de Bakawali avaient soin qu'on cheminât lentement.

Lorsque la procession nuptiale

fut arrivée près du palais de Firoz-Schah, ce monarque envoya quelques-uns de ses officiers pour la recevoir, et il fit entrer ceux qui la composaient dans la salle où était réunie l'assemblée. Jamila et Husnara se présentèrent ensuite, la première en qualité de mère de la mariée, la seconde comme remplaçant celle du jeune homme. La danse et la musique se prolongèrent bien avant dans la nuit. Lorsqu'on unit cette perle unique à cet inappréciable rubis, les cris de mubarak (bèni) et de salamat (santé) retentirent dans la salle et au dehors. On distribua des sorbets, des guirlandes de fleurs et du bétel; on fit asseoir l'un à côté de l'autre sur un sofa magnifique les nouveaux mariés. Des femmes récitèrent les poèmes usités en pareille circonstance, puis elles se tinrent modestement à l'écart.

Au matin, le coq fit entendre son chant, et le prince se dirigea vers

le bain. Alors Ruh-afza vint dans la chambre nuptiale, elle y trouva Bakawali encore endormie, les cheveux en désordre, son collier détaché, ayant sur les joues les marques des dents de Taj-ulumluk, et au cou la trace de ses mains teintes de menhdi.

☞ Quelque temps après, Taj-ulumluk, d'accord avec Bakawali, demanda l'autorisation de quitter le palais de Firoz. En la lui accordant, le roi des fées lui donna une grande quantité d'esclaves, et outre la dot de Bakawali, il lui remit, pour son voyage, de l'argent monnayé, des effets et des vaisselles précieuses de tout genre, en si grande quantité, que si l'on voulait les décrire en détail, on remplirait un second volume pareil à celui-ci.

Enfin le prince, accompagné de Bakawali, en grande pompe et avec tout l'éclat que comportait son rang, arriva dans son pays et y trouva ses deux premières épouses, Lakkha et

Mahmuda, qui revinrent à la vie en le voyant. L'arrivée de Taj-ulmuluk produisit sur elles le même effet que celle du Messie auprès des malades; toutefois, la beauté remarquable de Bakawali troubla un peu leur joie. Taj-ulmuluk les embrassa tendrement et les engagea à n'être point jalouses de leur nouvelle compagne, en les assurant qu'il avait pour elles le même attachement qu'auparavant, qu'elles devaient donc être unies ensemble comme le sucre avec le lait, et prendre garde de se faire l'une à l'autre la moindre peine.

En conséquence, le prince passa son temps avec ces belles, dont la bouche rappelait le bouton de la rose entr'ouvert, et les jours et les nuits s'écoulèrent pour lui dans la joie et les délices.



Gaylord  
SHELF BINDER





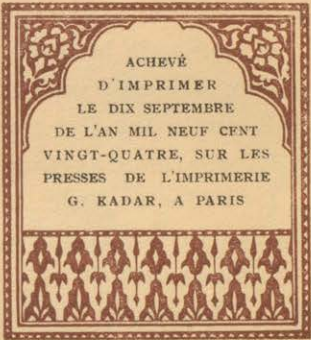
IL A ÉTÉ TIRÉ  
DE CET  
OUVRAGE  
CINQ CENTS  
EXEMPLAIRES  
NUMÉROTÉS  
SUR JAPON





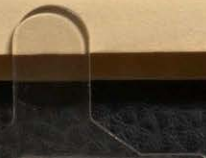
Ce volume,  
LA ROSE DE BAKAWALI,  
est le dixième de la collection  
« Ex Oriente Lux »  
dans laquelle ont déjà paru :  
*Le Jardin des Caresses,*  
*La Flûte de Jade,*  
*Romancero Moresque,*  
*Sakountalâ,*  
*Les Ghazels de Hafiz,*  
*La Guirlande d'Aphrodite,*  
*L'Histoire d'Ali Ben Bekar,*  
*Nala et Damayanti,*  
*Les Robaiyat de Omar Khayyâm.*

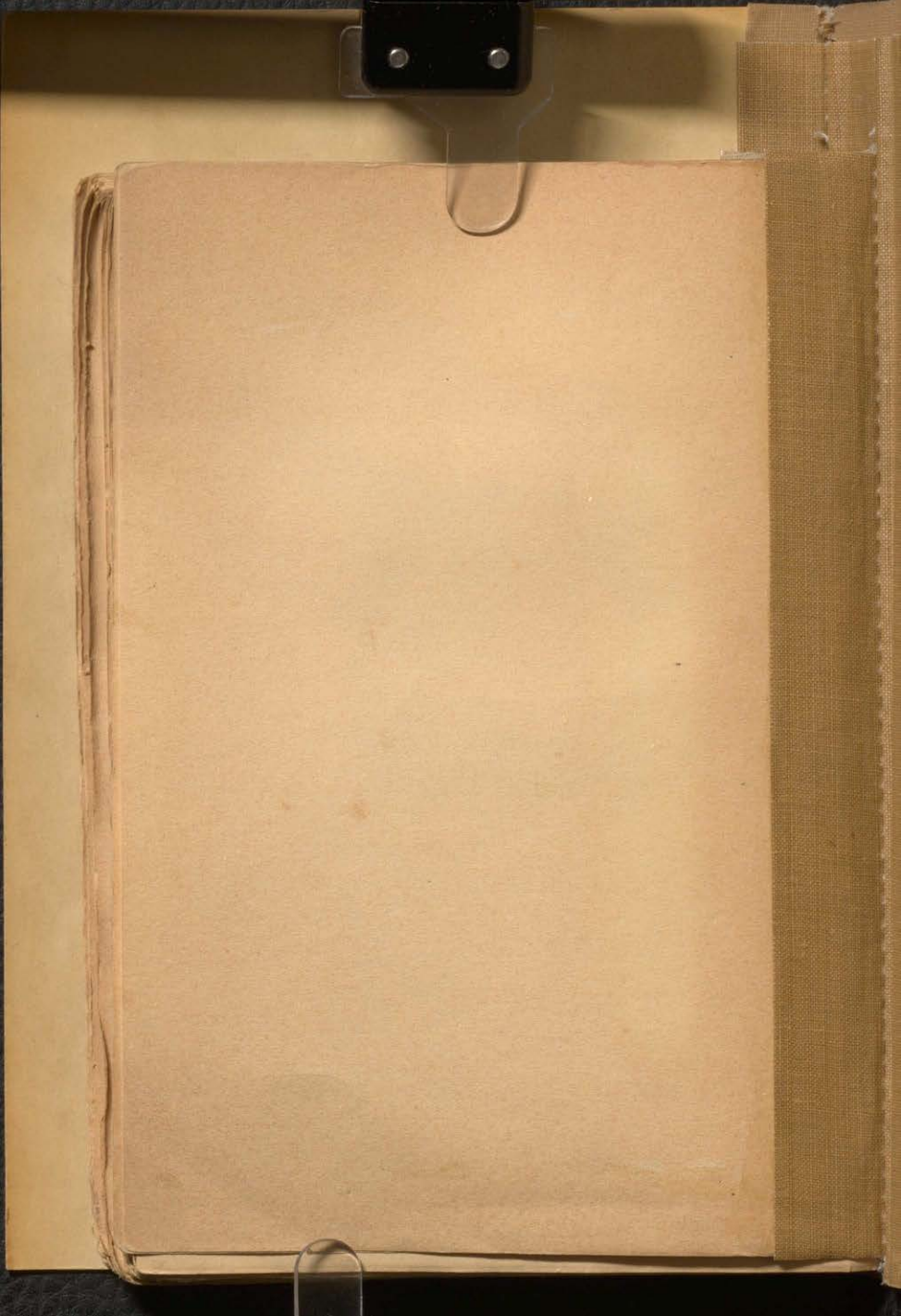




ACHEVÉ  
D'IMPRIMER  
LE DIX SEPTEMBRE  
DE L'AN MIL NEUF CENT  
VINGT-QUATRE, SUR LES  
PRESSES DE L'IMPRIMERIE  
G. KADAR, A PARIS

*Gaylor*  
SHELF BINDER





Gaylord  
SHELF BINDER

1173

McGill University Libraries



3 102 401 787 N